

V. catal. de Mme de Pompadour.
No 1792.



LE COCQ,

OU

MEMOIRES

DU

CHEVALIER DE V***



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE DUSAUZET.

M. DCC. XLII.



EPÎTRE DÉDICATOIRE.

MADAME,



A délicateſſe de votre eſprit, & la pureté de cœur que tout le monde vous connoît, m'eſt un témoignage aſſuré que vous jugerez qu'en vous dédiant l'hiſtoire de ma vie, je

n'ai pas intention de justifier les excès qui peuvent s'y rencontrer ; mais au contraire de les exposer, afin de prémunir le beau sexe qui n'a pas d'expérience, contre les assauts qu'il n'est que trop souvent obligé d'essuyer. Je ne prétens pas, Madame, vous faire un présent ; l'objet est trop au-dessous de votre mérite, & j'en connois trop bien la distance. C'est une leçon pour les jeunes fillettes qui sous vos auspices, Madame, apprendront à ne pas avancer plus loin que le tems légitime & leur devoir le demandent.

Je dirai volontiers à ce sujet comme un Cordelier, dont la valeur eſt peinte ſur ſa phiſionomie C'eſt un galant homme, qui va fréquemment chez un Marchand prêcher la bonne odeur à pluſieurs filles de boutique. Je mourrois de déſeſpoir, dit-il avec les tranſports les plus touchans, & animé d'un zele Religieux, ſi je voyois tomber une belle fille, à moins que ce ne fût entre les mains d'un honnête homme comme moi.

Toute ma vie, Madame, j'ai aimé, honoré & reſpecté le ſexe, dans la ſocieté duquel

j'oseavancer contremille contradictions, que j'ai toujours goûté des charmes sans aucun mélange d'amertume, qui m'obligent de lui présenter ce trait de mon respect & de ma juste reconnoissance.

Ces exemples sont rares, il est vrai ; mais ils le sont plus qu'ils ne le devroient être. Je ne vois rien, Madame, de si aimable qu'une belle fille, & rien en même-tems ne me paroît si aisé que d'en faire une excellente femme.

La femme est l'image de l'homme ; c'est un ouvrage qu'il doit polir & perfection-

ner avec un ſoin infatigable.

Les ſentimens, les bonnes manieres, la tendreſſe, la fidelité, la juſtice, une attention honnête & proportionnelle à travailler à ſa gloire, qui eſt la ſienne propre, ſont des inſtrumens qu'un mari ne doit jamais perdre de vûë. *Experto crede Roberto.*

Un Peintre ne voit-il pas tous les jours avec un plaiſir nouveau le portrait à la perfection duquel il a employé tout ſon art ? C'eſt un objet dont il eſt auſſi jaloux qu'il en eſt enchanté : quiconque veut être de ſes amis, louera ſon portrait ; on n'aime rien

tant que ce que l'on a fait soi-même.

Ces réfléxions, Madame, ne sont pas d'une Lettre ; cependant je les fais exprès, à cause de la connoissance que vous en avez, par l'expérience que vous en faites tous les jours dans la personne de votre très-honoré & très-cher mari.

Peu de maris sont heureux, parce que la plûpart sont des paresseux qui ne travaillent pas à se rendre dignes de l'être. Avec tout cela, dira-t'on, il faut un Cocq ; j'en conviens : mais tel en donnant sa main à une poulette n'est pas un

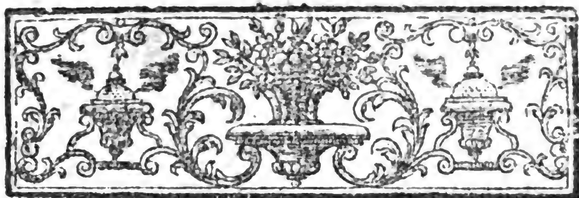
Cocq, pour l'avoir été plûtôt qu'il ne falloit. La poulette qui veut avoir de beaux œufs pour orner sa maison, est obligée de chercher ailleurs, & quelquefois d'aller sur un fumié faire ca, ca, ca... pour entendre chanter cocodâ... En un mot il faut une attention continuelle & persévérante. Quoiqu'on en dise, l'homme est le Pilote ; il ne céde pas volontiers le gouvernail dont il est en possession de droit naturel & divin. Si le vaisseau fait naufrage, à qui s'en prendra-t'on ?

A votre arrivée, Madame, vous verrez mon Livre im-

primé, & réïterer en un autre caractere la ſoumiſſion la plus parfaite & le reſpect le plus profond avec lequel je ſuis, Madame,

Votre très-humble & très-obéïſſant serviteur
D E V...

LE



LE COCQ.

PRE'PAREZ, jeunes & tendres fillettes, vos plus belles réfléxions ; prenez garde au chant du Cocq : il se plaît ordinairement en grande compagnie. Quelquefois imitant la Tourterelle, il passe sa vie dans une honnête societé avec une charmante poulette dont il a fait choix. Si vous en trouvez un de cette espéce, donnez-lui toute votre attention : car s'il vous échape une fois, vous aurez beau courir ; vos soins deviendront inutiles, & s'il ramasse pour vous un grain de mil, il en ira chercher autant pour vos chéres compa-

gnes, avec lesquelles vous serez obligées de faire communauté.

Un Cocq ordinairement a du cœur ; il se connoît par les sentimens : il est plein de reconnoissance, parce qu'il est plus sensible aux charmes de ses poules. Mais comment faire, direz-vous ? Ne vaudroit-il pas mieux avoir un chapon... Répondez vous-même...., Je vous entends... Votre silence parle pour vous...

Quand un Cocq vous fait les doux yeux, ne faites pas la fiére; ces messieurs-là ont bientôt pratique. Cependant redoublez vos gardes, ménagez-le ; mais attendez le tems légitime. Un faux pas gâte toute l'économie de vos affaires, & votre cher Cocq vous jette avec lui dans un embarras, où il a besoin de toute sa tête & de toute sa crête pour se tirer avec honneur.

J'ai eu une petite troupe assez gentille, moi qui suis Cocq ; &

quand elle auroit été plus nombreuſe, je les aurois toutes ramaſſées ſous mes aîles, comme une poule fait à ſes petits pouſſins ... Je dis que le Cocq de ſa nature a le cœur noble ; mais ce n'eſt pas encore aſſez : tous n'ont pas le bonheur de conduire les choſes à une fin également heureuſe. Le plus ſûr eſt de l'avoir ſeule pour ſon compte. Liſez mon hiſtoire ; elle vous fournira matiere à ces belles réfléxions que j'exige de vous : je la rapporterai avec cette franchiſe que tous les honnêtes gens qui m'ont connu ont honorée de leurs ſuffrages.

Vous n'ignorez pas, Madame, de qui je tiens le jour : le Chevalier de *** mon pere étoit d'une des plus anciennes familles de ſa Province ; il mourut à quarante ans Brigadier des Armées du Roi, ayant par ſon jeu & ſes dépenſes exceſſives diſſipé preſque tout ſon

bien, & ne jouissant que des bienfaits du Prince. Ma mere se trouva à sa mort réduite à une pension médiocre ; n'ayant que moi d'enfans elle se retira dans une petite terre où elle ne s'occupa que du soin de mon éducation , jusqu'à l'âge de dix ans qu'elle me mit au Collége. Je fis des merveilles dans toutes mes classes : on me proposoit par tout comme un modéle de sagesse & de vertu ; mes compagnons eux-mêmes dans nos petites parties de récreation m'appelloient ordinairement le Cocq de la bande. J'étois fort adroit dans toutes mes actions ; j'excellois surtout à la fronde, qui dans ce temslà étoit beaucoup en usage parmi les écoliers de ma Province. Nous en faisions notre principal divertissement ; quelquefois nous nous livrions de petits combats qui nous ramenoient souvent des têtes cassées à la maison. Pour moi je n'é-

tois pas fort porté pour cette récréation tragique, j'aimois mieux m'exercer ſur des oiſeaux; j'en attrapois aſſez ſouvent, & j'ai même tué quelquefois des liévres en pleine campagne avec ma fronde.

Etant en Rhétorique, (j'avois alors quatorze ans, & j'étois d'une ſi petite taille qu'on ne m'en auroit pas donné plus de dix; je n'ai commencé à grandir qu'à dix-ſept ans :) un jour de congé nous fîmes partie mes amis & moi d'aller nous promener à une Abbaye de Religieuſes éloignée d'une petite demie lieue de la Ville; il y a un bois à côté de la maiſon, & la promenade eſt charmante. Après avoir fait quelques tours de promenade dans le bois, je m'écartai de mes compagnons; ce qui m'étoit aſſez ordinaire, ſoit pour réfléchir ſur mes devoirs que je travaillois toujours avec beaucoup d'application, ſoit parce que j'aimois natu-

rèllement la ſolitude. Dans ce tems-là j'avois un compliment à faire à ma mere pour le jour de l'Aſſomption ſa fête, qui devoit arriver huit jours après : comme je l'aimois tendrement & qu'elle avoit mille bontés pour moi, je n'avois pas de plus grand plaiſir que celui que je prenois dans ſa compagnie. Je m'étois donc propoſé de lui faire mon compliment en vers ; pour avoir plus de loiſir & n'être pas importuné de mes compagnons, j'avançai juſqu'à l'extrémité du bois où paſſoit une riviere qui forme une Iſle à l'endroit où je m'arrêtai.

Après avoir rêvé environ l'eſpace d'une heure, j'entendis dans l'Iſle les cris comme d'un enfant à qui l'on donneroit la correction. La cérémonie me paroiſſant être un peu longue & trop importune pour moi, je commençois déja à déteſter la barbarie du correcteur, lorſque les cris redoublerent & me

firent entendre ces mots : On veut m'enlever, on va me faire mourir; Ciel, sauvez-moi ! A l'instant je me deshabille, & prenant ma fronde entre mes dents (je la portois toujours à la promenade) je passe la riviere à la nage, j'entre dans l'Isle, & après avoir ramassé quelques pierres, je cours avec précipitation à l'endroit où j'entendois crier. J'apperçois trois hommes habillés en païsans, dont l'un tenoit une petite fille entre ses bras. Ils étoient sur le bord de l'autre canal qui formoit l'Isle, & se disposoient à passer dans un endroit où il y avoit apparemment un gué. Je remarquai qu'un d'eux avoit un couteau de chasse caché sous son habit. Leur ayant demandé ce qu'ils vouloient faire de cet enfant, & si elle leur appartenoit, ils me répondirent brusquement : Qui es-tu ? je suis païsan, repliquai-je, & cette fille est ma parente. Effec-

tivement la petite fille étoit habillée en païsane. Ils me dirent ensuite : tu es bien résolu ; sans doute que tu es le Cocq de ton village ? Retire-toi, ou nous te jettons dans la riviere. Celui qui tenoit la petite fille dit aux autres : passons. A ces mots elle fit un cri horrible, dont elle perdit un moment la parole ; puis me regardant avec un air de compassion, & d'un ton de voix languissante & entrecoupée de sanglots, elle me cita ce passage de Virgile: *Macte animo, generose puer* ; c'est-à-dire, bon courage, Monsieur. Sur le champ je lance une de mes pierres à la tête de celui qui la tenoit, & du coup je le renversai ; sa tête baignoit dans l'eau, & il alloit être étouffé sans un de ses camarades qui le releva : un autre s'avançant sur moi de toute sa force me fit fuir quinze ou vingt pas ; mais me retournant ensuite, je lui lançai à propos une pierre au mi-

lieu de la poitrine, dont il tomba comme le premier en vomiſſant le ſang. Celui qui n'étoit pas bleſſé eut ſoin de ſes camarades, qu'il fit promptement paſſer l'eau, & ils diſparurent ainſi tous trois, appréhendant ſans doute que quelqu'un vînt au ſecours, & qu'on les arrêtât.

Pendant ce petit combat dès-lors de la chûte du premier, la petite fille s'étoit échapée ; je la cherchois des yeux fort inquiet, lorſque je la vis tout d'un coup ſortir d'un taillis où elle s'étoit cachée, & ſe jetter entre mes bras.

Sans m'arrêter à lui faire des queſtions, je la pris & l'amenai en diligence au bord du canal que j'avois paſſé. Comme je ſçavois nager, je ſondai le gué, & je trouvai à quelque diſtance un endroit par où je pouvois la faire paſſer à pié. Je la deshabillai, lui laiſſant ſeulement ſa chemiſe ; la

prenant enſuite par le bras, elle paſſa l'eau juſqu'au cou avec une conſtance admirable, en me diſant: c'eſt la confiance que j'ai en vous, Monſieur, qui me rend ſi hardie; & je vous avoue que j'avois il y a un moment autant de frayeur de paſſer la riviere, que d'horreur contre ces coquins qui vouloient m'enlever. Elle avoit dix ans, & étoit auſſi grande que moi.

Quand nous fumes au bord, je retournai chercher ſes habits que nous avions laiſſés de l'autre côté, afin de n'être point embaraſſés. Je la priai de mettre ma chemiſe & d'ôter la ſienne qui étoit mouillée; après quoi ayant repris nos habits, elle me mena chez le Garde de l'Abbaye, où ſa chere maman s'étoit réfugiée depuis quelques jours, la femme du Garde ayant été domeſtique dans la maiſon de ſon pere. En arrivant nous ne trouvâmes perſonne à la maiſon: le pre-

mier ſoin d'Angelique (c'étoit le nom de la Demoiſelle) fut de me rendre ma chemiſe & d'en prendre une autre. Pendant qu'elle étoit à ſa toilette je lui dis que j'avois remarqué au paſſage qu'elle avoit un ſigne extraordinaire, & que je déſirois extrémement le voir. Elle m'avoit trop d'obligation pour me refuſer cette complaiſance ; elle me permit donc, quoique avec peine, de l'obſerver. C'étoit une petite étoile pourpre à deux doigts au-deſſous du nombril. J'étois innocent alors, & j'adorois la vertu; je ne ſçai ſi je fus criminel en ce moment : mais, Madame, je vous avoue que ce combat me fut incomparablement plus cruel que n'avoit été le précédent. Angelique me regardant enſuite les larmes aux yeux : mon cher libérateur, dit-elle, cette marque que la reconnoiſſance m'a forcée de vous laiſſer voir, devroit procurer mon

bonheur, & je crains qu'elle ne soit cause de ma perte ; c'est elle que cherchoient ces ravisseurs des mains de qui vous m'avez arrachée. Ils ont eu l'audace de la reconnoître, & ma pudeur en souffrira éternellement. Qui que vous soyez, je vous porterai toute ma vie dans mon cœur : souvenez-vous de moi ; votre générosité vous en sera toujours un motif plus particulier que tout autre. Embrassez-moi ; c'est tout ce que peut l'infortunée Angelique, pour récompenser les services que vous venez de lui rendre. Je mêlai mes larmes aux siennes en l'embrassant, & à l'instant elle me pria de m'éloigner pour achever sa petite toilette qui consistoit en un cotillon & un tablier de toile, appartenans à la fille du Garde qui étoit à peu près de son âge, & qu'on lui avoit donnés pour la déguiser.

A peine fut-elle habillée, qu'on

frappa à la porte que nous avions fermée, crainte des voleurs. C'étoit la femme du Garde qui amenoit un cheval chargé d'herbes, qu'elle avoit cueillies dans l'Isle, où elle avoit mené Angelique pour l'accompagner, tandis que sa mere étoit allé dîner chez un Curé de sa connoissance, à une lieuë de-là, de qui elle espéroit emprunter quelqu'argent pour aller jusqu'à Paris. Les ravisseurs avoient profité de l'absence de la femme, qui étoit allé chercher son cheval, pour enlever Angelique. Elle fut bien étonnée de la voir enfermée avec moi; elle commença par la gronder de ce qu'elle n'étoit pas demeurée dans l'endroit où elle l'avoit laissée. Nous lui contames bien vite notre histoire, dont elle fut pénétrée de douleur; il fallut entrer à l'instant dans une autre chambre, où nous reçûmes ordre exprès de nous mettre, Angelique & moi, dans

un fort bon lit, où elle couchoit avec ſa mere, en attendant, dit la Daronne, que je vous prépare une rôtie au ſucre.

De vous exprimer, Madame, quelles furent alors les différentes agitations de mon eſprit & de mon cœur, c'eſt une choſe impoſſible, ayant d'un côté la vertu, & de l'autre, la plus aimable enfant qui fût au monde; je vous laiſſe à penſer dans quel état je me trouvois. Elle avoit la peau d'une blancheur à éblouir: j'ai bien connu des femmes depuis; mais je n'ai jamais rien vû de ſi beau, de ſi fin, & de ſi délicat.

Nous reſtames ſur notre ſéant, tandis qu'on préparoit la rôtie; notre converſation ne conſiſtoit qu'en quelques ſoupirs entremêlés de ſourires en nous regardant avec un étonnement digne de compaſſion... Je mis la main ſur ſa poitrine, & lui dis: Ma chere Angelique, votre

cœur palpite ; & le vôtre aussi, repliqua-t'elle sur le champ, & faisant la même cérémonie. Avouez, Monsieur, continua-t'elle, que voilà une avanture bien étrange, & que vous aimeriez mieux vous réjouir dans le bois avec vos Messieurs, que d'être seul avec une petite infortunée, dont la compagnie n'a rien que de fâcheux & de gênant. Les vers que vous composiez seront assurément beaux, car ils vous coutent bien cher.

La compagnie, lui dis-je, Mademoiselle, est plus nombreuse que vous ne pensez ; nous avons du moins partie quarrée, puisque vous en mettez Apollon. Quel est donc l'autre, dit-elle ? est-ce Mars pour nous défendre ? vous le représentez, Monsieur... Vous vous trompez, repliquai-je en l'interrompant; c'est le Dieu d'Amour. Ah, s'écria Angelique, c'est le plus redoutable de tous les Dieux ; je l'en-

tends ſouvent répeter à ma chere maman. Si cela eſt, Mademoiſelle, lui répondis-je, votre ſort eſt à plaindre, & ſi vous ne quittez ce Dieu, qui vous accompagne ſans ceſſe, & que je viens d'appercevoir ſe placer à l'inſtant entre nous deux, il vous fera plus de mal qu'à toute autre. Mais pourrois-je vous demander quelle eſt l'aimable perſonne dont le Ciel m'a rendu le liberateur. Votre eſprit, vos manieres nobles, & votre éducation, me dénotent en vous quelque choſe de grand. Vous meritez un deſtin moins rigoureux : parlez, belle Angelique, & n'ayez pas le moindre ſoupçon ſur ma fidélité. Je ſuis votre ſerviteur au péril de mille vies.

Comme elle alloit parler, la bonne mere parut, qui nous demanda ſi nous dormions. Non, ma bonne, lui dis-je, nous attendons la rôtie. La voilà, dit-elle, mangez,

gez, mes enfans, après quoi vous dormirez en repos; je vous enfermerai, & ſi les voleurs viennent, je les recevrai avec ma fourche de fer. Ce ſoir, quand mon mari ſera revenu, il reconduira Monſieur à la Ville.

A ce diſcours, nous nous regardames dans le même moment, Angelique & moi; le rouge nous prit, & après un petit ſoupir, qui nous échappa à tous les deux, nous mangeames notre rôtie. Nous eumes à peine le tems d'achever qu'il ſurvint un nouvel accident, qui penſa faire mourir Angelique de douleur. Une ſervante de l'Abbaye étoit préſente lorſque nous racontions à la femme du Garde ce qui nous étoit arrivé dans l'Iſle. La choſe fut bientôt rapportée, & vint aux oreilles de l'Abbeſſe, laquelle, ſoit par curioſité, ou autrement, envoya ſur le champ chez le Garde, avec ordre de lui ame-

ner la petite-fille, & de dire de sa part à la femme de la livrer, & même de l'accompagner, sous peine d'être chassée. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la pauvre Angelique, quand cette femme vint la lui annoncer. Elle se jetta à mon col, colla ses jouës sur les miennes, & ne pouvoit me quitter. L'Abbesse, me dit-elle tout bas, voudra sçavoir mon nom: elle n'ignore pas qui je suis; je ne reverrai jamais ma chere Maman... Je lui fis signe aussi-tôt, & portant la parole à la bonne mere, je la priai d'avertir ces gens qui étoient venus, que la petite-fille étoit au lit, & qu'elle alloit se lever, en lui recommandant de ne laisser entrer personne, afin qu'on ne s'apperçût point que j'étois là: je lui demandai aussi de l'encre & du papier, pour qu'Angelique écrivît un mot à sa mere, qu'elle auroit soin de lui remettre à son retour.

En même-tems je dis à Angelique : Changeons d'habits, & j'irai au Couvent en votre place. Nous sommes à peu près de même taille ; je jouerai si-bien mon rôle, que je vous tirerai de ce pas. Je vais vous donner une Lettre pour Madame Pajot, où je demeure en pension. De ma part, elle vous recevra à bras ouverts, & vous y serez en sûreté. Dans celle que vous laisserez pour Madame votre mere, marquez-lui l'adresse que je vous donne : vous partirez avec les Ecoliers qui sont à la promenade ; en les suivant un peu de loin, ils vous prendront pour moi, & vous guideront presque jusqu'à ma demeure, que l'on vous enseignera facilement. Angelique approuva ma proposition, & s'étant un peu remise, elle écrivit ces mots à sa mere.

On me croit à l'Abbaye, & je suis chez Madame Pajot, vis-à-vis

l'Hôtel de Ville. Le Ciel m'y a conduite ſous les auſpices de mon Libérateur. Auſſi-tôt que vous ſerez arrivée , ne differez pas d'un moment à venir me joindre. Le tems ne me permet pas de vous en marquer davantage ; je meurs d'impatience en vous attendant. Si vous paſſez dix heures avant que d'arriver , vous ne trouverez plus en vie votre fille Angelique.

Nos Lettres écrites, j'appellai la femme, & lui fis entendre qu'il ſeroit à propos qu'elle allât prier Madame l'Abbeſſe de différer ſes ordres juſqu'au retour de la mere d'Angelique, qui me venoit d'aſſurer qu'on ne l'accorderoit pas. Je lui dis auſſi de faire reſter Manon ſa petite-fille, qui venoit de rentrer, parce que nous aurions beſoin de ſa préſence pendant qu'elle iroit à l'Abbaye. Mon avis ayant été ſuivi, auſſi-tôt que la bonne mere fut partie, je pris les habits

d'Angelique, & elle les miens ; après quoi nous fimes entrer Manon. La chambre étoit obſcure, & nous avions même fermé une petite fenêtre, par laquelle entroit le jour ; je dis tout bas à Manon : Voilà une Lettre que tu remettras à ma chere Maman, lorſqu'elle ſera arrivée, afin qu'elle vienne me trouver à l'Abbaye, & ſur-tout n'en parle à perſonne. Preſentement conduis Monſieur (en parlant d'Angelique, qui avoit mes habits) juſqu'à l'endroit où s'aſſemblent ordinairement les Ecoliers qui viennent à la promenade ; il te récompenſera de ta peine, après quoi tu reviendras promptement. La petite-fille ſortit avec Angelique, ſans ſe mettre en peine de la conſidérer, & la mena à l'endroit que je lui avois indiqué. Angelique en la quittant, lui fit préſent d'une trentaine de ſols, que je lui avois remis pour elle.

Je ne différai pas à paroître dans la premiere chambre où étoient les gens de l'Abbaye : m'avançant d'abord du côté de la porte, je feignis de vouloir m'enfuir ; on ne me laissa pas aller loin : un gros garçon m'ayant saisi par le bras, aussitôt je me mis à crier de toutes mes forces : Ma bonne amie ! ma bonne amie ! je veux aller voir ma bonne amie Madame Saunier ; c'étoit le nom de la femme du Garde. Ce garçon s'étant offert de m'y mener ; volontiers, lui dis-je, mais allons vîte. Il me prit aussitôt entre ses bras, en me contant des sornettes à sa façon, & me porta en diligence à l'Abbaye, où étant arrivés, nous rencontrames Madame Saunier, qui s'en retournoit. On m'en avertit aussi-tôt ; mais comme j'avois exprès étendu ma cornette sur mon visage, je fis semblant de dormir. La bonne femme ne voulut point qu'on m'éveil-

iât ; elle recommanda même qu'on me fît coucher au plûtôt, parce que j'étois fatiguée. Elle revint avec nous jusqu'à la grille, où elle ne fit que paroître, après quoi on la congédia, & on m'introduisit dans la maison.

Je fus reçuë par Madame la Sous-Prieure, qui avoit le plus d'intérêt de m'avoir en sa possession. Madame l'Abbesse étant alors occupée, je ne la vis que le lendemain, parce que le sommeil m'accabloit si fort, qu'on se détermina à me mettre au lit, voyant qu'on ne pouvoit tirer aucune raison de moi : je me laissai deshabiller. On me donna une chemise blanche, que je voulus mettre moi-même; & je me couchai dans le lit de la Sous-Prieure, qui en agissoit ainsi, afin de m'attirer sa confiance. C'étoit une grosse maman de bonne mine, âgée d'environ vingt-quatre ans. Je restai tranquille jusqu'à ce qu'elle se

retirât dans ſa chambre pour ſe coucher. Elle étoit accompagnée de deux Religieuſes, qui approcherent de moi avec une bougie pour me conſidérer; mais je fis un cri qui les obligea de me laiſſer. Lorſqu'elles furent ſorties, Mada m la Sous-Prieure fit une petite oraiſon, & ne tarda pas à ſe mettre au lit. A peine l'eus-je ſentie, que je me jettai à ſon col, & l'embraſſai, en lui faiſant mille careſſes, parmi leſquelles j'avois ſoin de paſſer adroitement la main ſur ſa gorge, qui étoit des mieux conditionnées. Elle fut charmée de me trouver en cette diſpoſition, & m'aſſura que je ſerois ſa bonne-amie. Je lui demandai ſi ma chere maman étoit à la maiſon; elle me dit que non, mais qu'elle me viendroit voir bientôt. Elle me recommanda d'être bien raiſonnable, avec promeſſe que je trouverois en elle mon repos & ma ſatisfaction. Je fus un bon quart-
d'heure

d'heure à lui prodiguer mes petites careſſes , juſqu'à ce que j'apperçus qu'elle commençoit à s'aſſoupir ; & peu de tems après je l'entendis ronfler.

Quand elle fut bien endormie je m'entretins de mille réfléxions, ne penſant à rien moins qu'au ſommeil. J'avois remarqué qu'elle avoit dans un recoin de ſa chambre une lampe qui brûloit toute la nuit. Je me levai, & ayant pris ſa bougie qu'elle avoit miſe ſur un guéridon auprès du lit, je l'allumai à cette lampe. Enſuite m'approchant du lit, je tournai le dos du côté de ſa tête, afin de couvrir les rayons de la lumiere, crainte qu'elle ne s'éveillât ; puis ayant adroitement levé la couverture & le drap, je fis viſite par-tout. On doit préſumer que j'éprouvai dans ce moment de terribles aſſauts ; mais j'étois encore trop timide. Après avoir pleinement ſatisfait ma curioſité, je re-

mis tout au même état, j'éteignis la lumiere & me remis au lit. Enfin m'étant entretenu de diverſes penſées pendant plus de deux heures, je m'endormis juſqu'au lendemain à cinq heures qu'elle ſe leva pour aller à Matines; c'étoit le mercredi.

Au retour de Matines j'eus nombreuſe viſite, tant par rapport à l'avanture de la veille, que par les témoignages que Madame la Sous-Prieure avoit déja rendus en ma faveur. On m'apporta les habits d'une jeune penſionnaire & on me mit fort proprement: j'eſſaiai de me coëffer moi-même; mais je mettois le devant derriere,& donnai à rire à toute la compagnie, ayant d'ailleurs aſſez mauvaiſe grace en fille, quoique j'euſſe le tein fort blanc & de très-belles couleurs. On ſuppléa au défaut, & je fus bientôt parée pour aller ſouhaiter le bon jour à Madame l'Abbeſſe, qui étoit déja préve-

nuë que la nouvelle hôtesse avoit beaucoup d'esprit. Cette Dame me reçut de la maniere du monde la plus obligeante; me fit plusieurs questions, entre autres, si je voulois rester au Couvent & être Religieuse. Après l'avoir remerciée respectueusement de ses bontés, je la supliai très-humblement en faisant une profonde révérence, d'un air modeste & en même tems des plus sérieux, de me pardonner si je ne répondois pas à cette derniere question; que j'avois des raisons essentielles. L'Abbesse étonnée de cette réponse, me dit en riant qu'elle ne voyoit pas que les prétenduës raisons que pouvoit alléguer un enfant de mon âge fussent de si grande conséquence pour les cacher, que je pouvois parler & qu'elle sçauroit lever tous les scrupules que j'avois à ce sujet. Je gardai un profond silence .... Madame l'Abbesse insista, & me commanda absolument de m'expli-

quer, en me menaçant de me faire rendre mes habits de païſanne. Continuant mon air ſérieux je lui répondis : Madame, les habits ne ſont que pour couvrir nos corps ; la parure n'y fait rien, ils ſont toujours aſſez beaux quand ils couvrent la vertu. Oh ! oh, dit l'Abbeſſe, voilà une grande fille, voilà de grands ſentimens, & dignes d'une bonne Religieuſe ! C'eſt par humilité, mon cher enfant, que vous vouliez me les cacher... Allons qu'on lui donne l'habit de novice. Non pas, s'il vous plaît, Madame, m'écriai-je. Quoi vous n'aimez pas être Religieuſe ? vous voulez donc vous marier ? oui, Madame.... Toutes les Religieuſes éclaterent de rire, ſe témoignant les unes aux autres le contentement qu'elles avoient d'une ſi belle trouvaille; Madame la Sous-Prieure de ſon côté ne manquoit pas de s'aplaudir intérieurement des complimens

qu'elle recevoit de toutes parts à mon ſujet. Enfin Madame l'Abbeſſe me demanda mon âge, en témoignant que je lui paroiſſois bien jeune pour décider ſitôt en faveur du mariage. Je lui dis, Madame, j'ai lû dans l'hiſtoire que les filles en Turquie ſont nubiles à neuf ans ; j'en ai dix, il eſt tems d'y penſer. Nous ne ſommes pas en Turquie, repliqua l'Abbeſſe en riant de tout ſon cœur ; un François, Madame, vaut toujours bien un Turc... Les éclats redoublérent, enſuite Madame l'Abbeſſe ſe leva & me dit en m'embraſſant : allez déjeûner, mon cher enfant, vous l'avez bien mérité.

On me conduiſit en grand cortége dans l'appartement de la Sous-Prieure, où je fus accablée par la profuſion de confitures & de bonbons entremêlés de baiſers que toutes les Religieuſes me prodiguoient à l'envie l'une de l'autre. Après dé-

jeûné je visitai toute la maison : par tout j'étois reçuë avec l'accueil le plus gracieux. J'allai dans l'appartement des pensionnaires que j'embrassai toutes ; de-là dans celui des novices à qui je fis la même cérémonie. Rien ne m'étoit refusé, & toute la maison retentissoit du nom de la petite Angelique, qui étoit un prodige d'esprit & de mérite. Il y en avoit même qui m'avoient destinée à posséder un jour la dignité Abbatiale, espérant de me faire bientôt quitter l'idée de me marier.

L'heure de la Messe étant venuë, je fus la premiere à témoigner l'ardeur que j'avois d'y assister. J'avois la voix claire & forte : aux petites Heures je psalmodiai avec les Religieuses, je chantai aux répons, aux hymnes, à la messe, à vêpres & à tout l'Office ; ce que je continuai pendant les six jours que je restai au Couvent

d'une maniere qui enchantoit toute la maiſon. Le maître d'école de mon village m'avoit appris le Pleinchant en m'enſeignant à lire & écrire ; de ſorte qu'à tous les tems je tenois chœur avec une admiration & une force qui effectivement paroiſſoit quelque choſe de prodigieux dans une jeune perſonne de mon âge. Je voulus enſuite lire au Réfectoir des Religieuſes & des penſionnaires, à qui j'étois propoſée comme un modéle de perfection. En effet, il n'y avoit perſonne à la maiſon qui lût auſſi bien & auſſi correctement que moi.

Je ne manquai pas, comme vous jugez bien, d'être admiſe à la table de Madame l'Abbeſſe, qui ſe faiſoit un plaiſir charmant de m'avoir à côté d'elle & d'entendre ma petite converſation, qui la ſatisfaiſoit ſur toutes les matieres en queſtion ; ſouvent même je lui apprenois ce qu'elle ne ſçavoit pas,

comme elle ne faiſoit pas difficulté de l'avouer. Madame la Sous-Prieure étoit de toutes mes parties, & ne me quittoit pas un moment de vûë. Elle auroit ſouhaité pour toutes choſes au monde que je ne me fuſſe jamais ſéparée d'elle ; ce qu'elle me déclara le jour que je lui fis mes adieux. Je ne vous répéterai point les careſſes & les baiſers que nous nous donnions réciproquement tous les ſoirs & matins, ſans compter ceux de la journée, ni les tourmens que tout cela me cauſoit ; ce qui me l'affectionna d'autant plus, c'eſt que ayant pris envie à l'Abbeſſe de me faire coucher avec elle, elle lui en parla. La bonne Dame me le redit les larmes aux yeux ; mais je la tirai de cette peine en repréſentant reſpectueuſement à l'Abbeſſe que ſa perſonne étant auſſi chére, elle ne devoit pas s'expoſer par un excès de bonté à altérer ſon repos :

que moi-même ſi j'avois oſé j'aurois pris la liberté de lui demander cette grace ; mais que conſidérant la vivacité dont j'étois , loin d'accepter la propoſition obligeante qu'elle me faiſoit, je croyois devoir même en conſcience l'en remercier , attendu que je ne faiſois que remuer & fretiller toute la nuit, ce qui avoit incommodé Madame la Sous-Prieure ; que je ſerois également ſenſible à cette politeſſe de ſa part , que ſi j'avois l'honneur d'en profiter; qu'enfin prévoyant qu'elle ſeroit contrainte de ſe défaire de moi , il étoit plus à propos de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient.

L'Abbeſſe , ſoit qu'elle ajoutât foi à mes raiſons, ſoit qu'elle penſât que la Sous-Prieure m'avoit fait la bouche , & que la choſe pourroit lui faire de la peine , agréa ma très-humble repréſentation. J'en rapportai auſſi-tôt la nouvelle

à ma chére compagne, qui me remercia par deux baiſers & un beau pot de confitures.

Le Jeudi troiſiéme jour de mon entrée, comme c'étoit congé, toute la Communauté alla l'après-midi dans un petit parc enclos de murs prendre le plaiſir de la promenade & de la récréation.

Les divertiſſemens & les jeux furent variés ſelon le goût de ces Dames. Pour moi je me mis d'une partie qui jouoit au colin-maillard, à cauſe d'une jeune novice que j'avois embraſſée plus tendrement que les autres dans une viſite, & dont la beauté m'avoit fait quelqu'impreſſion. La bonne Sœur ſe laiſſa tomber en courant dans un boſquet, & fut bleſſée à la cuiſſe ſur un petit tronc dans un endroit qu'elle ne pouvoit voir que très-difficilement. Comme je la ſuivois toujours de près, je fus la premiere à m'appercevoir de ſa

chûte & à courir à ſon ſecours. Le ſang couloit avec abondance de ſa playe, & elle ſe feroit évanouïe de la peur ſi je ne l'euſſe raſſurée, en lui diſant que le reméde ſouverain étoit de laver la playe avec de l'urine, de mouiller enſuite un papier de la même liqueur & l'appliquer deſſus, l'aſſurant d'une promte & parfaite guériſon par l'expérience que j'avois de ces ſortes d'accidens. Je lui préſentai mon mouchoir qu'elle arroſa & dont je fis onction ſur ſa bleſſure, après quoi je poſai l'appareil & l'eſſuyai fort proprement. Quelques Religieuſes voulurent s'approcher dans le moment de l'opération ; mais je leur fis ſigne que ma Sœur étoit là pour quelques beſoins : c'en fut aſſez pour les faire retirer. Nous nous promenâmes enſuite la novice & moi : je lui fis obſerver qu'il ne falloit point ôter le papier, mais le laiſſer tomber de lui-même, ce qui

feroit une marque de l'entiere guérifon. Elle me pria de n'en rien dire, ce que je lui promis : fur quoi elle parut affez tranquille après par la confiance qu'elle me témoigna fur la réputation que je m'étois déja acquife d'avoir beaucoup de difcrétion. Cette avanture me mit au nombre de fes plus fidelles amies.

Il eft tems, Madame, que je forte de ce Monaftere, où naturellement je n'étois pas appellé. La Sous-Prieure mon aimable compagne m'en va bientôt fournir les moyens. Elle s'étoit apperçuë de quelque chofe lorfque la novice fut bleffée; elle en parla à la Sœur qui lui confeffa tout. J'eus quelques reproches honnêtes de fa part fur ma trop grande difcrétion, en me faifant entendre qu'il n'y auroit pas eu fi grand mal que je lui en fiffe la confidence. Ma chere mere, lui dis-je en l'embraffant, fi vous m'aviez commandé quelque fecret

trouveriez-vous bon que je le révélasse ? Non, dit-elle, & je vous loue de cette maxime. Sçachant par cette conjoncture la liaison que j'avois faite avec la novice, qu'elle aimoit aussi, elle résolut de lui faire à son tour confidence d'une chose où elle n'avoit pû réussir, & la pria de se joindre à elle dans son entreprise.

La bonne Dame avoit reçu des Lettres de Besançon, par lesquelles on lui mandoit qu'il étoit aisé de sçavoir si j'étois la véritable Angélique dont il s'agissoit, par une petite étoile dont on spécifioit la couleur & l'endroit. Elle avoit tenté le matin en me caréssant & feignant de vouloir me donner le fouet, de faire cet examen, dont elle n'avoit pû venir à bout par la force de la résistance qu'elle y trouva. Je la fis même rougir par le scrupule dont je me flattois en fait de pudeur : pour exécuter donc son dessein elle avoit

demandé permiſſion à l'Abbeſſe à l'iſſuë du diner de mener dans ſa chambre la Sœur S. Benoît (c'étoit le nom de cette novice.) Le complot étoit de jouer & de folatrer avec moi, & pour concluſion de me donner le fouet en badinant, afin de découvrir la curioſité. La choſe réuſſit de la maniere qu'on ſe l'étoit propoſé. La novice étant trop foible pour l'exécution, la Sous-Prieure me ſaiſit par deſſous les bras, & s'étant aſſiſe ſur ſon lit, la novice leva promptement les voiles... Mais quelle fut leur étonnement, quand elles apperçurent un ſigne bien différent de celui qu'elles cherchoient ! Je vis le moment que la pauvre Religieuſe alloit pâmer de douleur, auſſi bien que la novice qui ſe jetta ſur le lit pour ſe cacher. Me regardant enſuite avec des yeux mourans & baignés de larmes, elle me dit d'un ton languiſſant : Monſieur, quel

perſonnage venez-vous jouer ici ? ah je ſuis perduë ! la mort eſt inévitable pour moi ; ce procedé eſt indigne ! Un ſpectacle auſſi touchant me déconcerta ſi fort que je tombai moi-même à ſes genoux, que je baignai de mes larmes en lui demandant mille pardons... Si je ſuis coupable, Madame, c'eſt malgré moi, lui dis-je ; c'eſt pour Angélique que je ſuis ici : j'avois été ſon libérateur une fois ; la néceſſité m'a contraint de l'être une ſeconde. Le mal n'eſt pas ſans reméde : non, Madame, non, vous ne mourrez point ; votre vie m'eſt trop précieuſe, & je ſuis tout prêt de ſacrifier la mienne, s'il le faut, pour ſauver en votre faveur juſques aux moindres apparences. Pardon, ma chere Dame, pardon, & mille & mille pardons !

Comment ferez-vous, dit en ſoupirant cette charmante affligée, qui me parut alors plus belle que

jamais ? Vous avez de l'esprit, j'en conviens, continua-t-elle en revenant un peu à elle-même : vous ne manquerez pas d'expédients pour vous ; mais pour moi encore une fois l'écueil est inévitable. Je suis charmé, repartis-je en souriant, ma chere & respectable maman, que vous trouviez du moins en moi une ressource pour moi ; eh bien, Madame, commençons par l'employer à votre service, après cela deviendra ce que pourra l'impertinente Angélique. Ces mots achevérent de la remettre tout-à-fait... Y aura-t-il quelque ressource pour moi, dit la novice ? Oui, ma belle Sœur, rassurez-vous aussi ; tout le monde sera content.

Ensuite portant la parole à la Sous-Prieure : Madame, lui dis-je, rien n'est si aisé que de nous tirer de cet embarras ; il ne faut que du secret. Vous pouvez déclarer à

Madame

Madame l'Abbeſſe que vous avez fait l'examen des pieces; que n'ayant point trouvé ce que vous cherchiez, & que ne voyānt dans toutes les circonſtances de mes réponſes aucun rapport à la naiſſance de la fille dont eſt queſtion, vous jugiez qu'il falloit me faire conduire à la Ville, dans une maiſon où l'on connoiſſoit ma mere, qui ne manqueroit pas d'être en peine de ce que l'on me gardoit ſi longtems ſans lui donner de mes nouvelles; qu'au ſurplus ſi elle étoit dans la diſpoſition de me laiſſer au Couvent, on prendroit occaſion de lui faire ſentir ſon impoliteſſe, attendu qu'elle auroit dû me venir voir; que de mon côté je paroiſſois fort contente, & que je vous avois promis de revenir à la maiſon ſi ma mere y conſentoit; mais que je deſirois inſtamment l'aller trouver.

La bonne Dame goûta ces rai-

ſons à merveilles, & ſe levant ſur le champ, elle alla les déduire à l'Abbeſſe, qui donna ordre de me faire préparer une voiture. Elle revint bien vîte avec un air content, & me dit en entrant : J'ai ton congé, fripon, mais je ne te le pardonnerai jamais, libertin que tu es. Je crois cependant, Madame, lui repliquai-je, vous avoir donné de grandes preuves de ma ſageſſe; à quatorze ans paſſés, on pourroit être plus méchant.

Ce mot de quatorze ans paſſés la fit frémir. Il eſt vrai, dit-elle, que voilà une vertu bien héroïque, & toute Religieuſe que je ſuis, dans une conjoncture auſſi délicate, je n'en dirois peut-être pas tant. Mais graces au Ciel, je l'ai échappé belle. Ajoûtez, Madame, graces au reſpect que j'ai pour vous & pour le ſexe : j'en prends à témoin ma Sœur S. Benoît.

Pendant que nous plaiſantions

ſur toutes ces matieres, & qu'elles me badinoient à leur tour ſur la cérémonie que j'allois éprouver en rentrant au Collége, il penſa ſurvenir une autre avanture aſſez ſinguliere. Une Converſe vint annoncer qu'il n'y avoit point de voiture, & que je ne partirois que le lendemain... Avec qui coucheras-tu, me dit la Sous-Prieure, quand la Commiſſionnaire fut partie? Avec vous, Madame, & afin que la Sœur S. Benoît n'ait rien à dire, je me mettrai entre-vous deux. O Ciel, s'écria-t'elle, ce lutin m'eſt envoyé pour mes péchés... Il faut que tu trouves un expédient à cela. Ma foi non, dis-je, c'eſt à vous: j'ai gagné mon procès, gagnez le vôtre ſi vous pouvez.

Cependant ces Dames ayant eu diſpenſe d'aller aux Vêpres à ma conſidération, nous goûtâmes, & peu de tems après on nous avertit qu'il venoit d'arriver une voitu-

re de l'Abbeſſe, dont elles furent bien charmées. Je leur demandai au moins la permiſſion de les embraſſer, ce qui me fut accordé de fort bonne grace. Nous nous donnâmes la main toutes trois, avec proteſtation de ne jamais révéler le myſtere.

Sur ces entrefaites, je demandai à Madame la Sous-Prieure ſi je ne pourrois point ſçavoir d'elle pour quelle raiſon il y avoit eu de ſi bons ordres en faveur d'Angelique ; qu'elle me paroiſſoit être la mieux inſtruite ſur cet article. Elle me répondit : Je vous déclarerai ſeulement que ma ſœur a épouſé ſon grand-pere en ſecondes nôces : de grace épargnez-moi, je vous eſtime trop pour vous en dire davantage ; Angelique vous informera du reſte : je l'aime ſans la connoître, & j'ai un regret mortel de tout cela.

Quand nous eûmes achevé de

goûter, la Converſe vint avec un air dolent dire que l'équipage étoit prêt. La Sœur S. Benoît ne faiſoit que de ſortir; alors je me jettai au col de la Sous-Prieure, tandis que la Converſe ſe lamentoit en priant cette Dame de me faire reſter encore juſqu'au lendemain. Elle m'ayant enſuite jetté un regard noble & fier, me dit : Partez, Mademoiſelle, il eſt tems ; Madame votre mere vous attend avec impatience. J'embraſſai la Converſe, qui me conduiſit juſqu'à la porte du parloir : je montai dans la chaiſe de l'Abbeſſe, & j'arrivai ſur les cinq heures du ſoir chez mon Hôteſſe le ſixiéme jour que j'en étois ſorti. Mon arrivée me fut à moi-même ſi imprévûë, que j'eus à peine le tems d'eſſuyer mes larmes avant que de paroître.

Madame Pajot mon Hôteſſe me donna promptement mes habits qu'Angelique lui avoit remis, &

renvoya le lendemain à l'Abbaye ceux que j'avois apportés. Ne ſçachant enſuite par où débuter pour ſçavoir comment j'avois paſſé le tems de ma retraite, elle me demanda enfin, me voyant tout interdit, ſi j'étois fâché de n'être plus Religieuſe. Je répondis aſſez froidement que cette éclipſe m'avoit cauſé de ſi grands embarras, que je n'étois plus d'humeur à me mêler de filles, & que dorénavant je ſçaurois bien laiſſer à Dom-Quichote le ſoin de délivrer les belles de leur captivité. Mais enfin comment vous en êtes-vous tiré ? Si je n'avois eu, lui dis-je, autant de fermeté, il en coutoit cher à ma pudeur ; mais j'ai tant fait par les preuves évidentes, que je n'étois point celle qu'on croyoit, qu'à la fin ces Dames, convaincues de la verité, m'ont renvoyé. Je vous laiſſe à juger de mes peines par la durée de mon interrogatoire, &

ce n'eſt qu'à la réponſe d'une Lettre qu'on avoit écrite à Beſançon, que s'eſt conſommé l'ouvrage de ma ſortie. Gardez le ſilence ſur tout, je vous en conjure; maintenant où eſt Angelique? Où eſt ſa mere?

Angelique & ſa mere, dit Madame Pajot, partirent pour Paris le ſurlendemain de votre entrée au Couvent, à quatre heures du matin. Angelique reconnut ſur le chemin ſa mere, qui la ſuivoit à grande hâte, & ayant fait arrêter la chaiſe du Curé, elle la fit monter avec elle; elles arriverent toutes les deux enſemble à huit heures du ſoir avec votre Lettre. A l'heure même j'envoyai un exprès à Madame votre mere, & la priai de ſe rendre inceſſamment ici pour affaire d'importance. Elle arriva le lendemain à midi; nous dînâmes avec elle ces Dames & moi, & elles lui conterent votre avanture.

Après le dîné Madame de Beaulieu, (c'eſt le nom de la mere d'Angelique) eut une converſation particuliere avec Madame votre mere, qui lui donna genéreuſement vingt piſtolles, qu'elle emprunta pour habiller Angelique, & faire leur voyage. Enſuite elle prit congé de nous, & s'en retourna le même jour, après avoir prié Madame la Subdéleguée de faire vos excuſes à votre Régent, alléguant pour raiſon que vous étiez malade, & qu'elle alloit vous mener à la Campagne pour vous rétablir. Voilà tout ce que je peux vous apprendre. Il y a ici un cheval qui vous attend depuis deux jours: prenez quelques rafraîchiſſemens, & allez-vous-en promptement ſouhaiter la bonne fête à Madame votre mere, qui vous attend avec une inquiétude extrême. Trouvez bon que je vous recommande auſſi le ſecret; car nous avons juré mutuellement

tuellement de n'en jamais rien ré-véler.

Je ne tardai pas à monter à cheval, & aussi-tôt que je fus au logis, ma mere me commanda de me mettre au lit. Elle me vint voir immédiatement après, & en m'abordant, elle me dit : Mon fils, vos galanteries me coutent un peu cher : vous sçavez que je ne suis pas riche, & sur-tout depuis que j'ai eu le malheur de perdre votre pere, ce n'est que par mes grandes épargnes que je puis suffire aux frais de votre éducation ; cependant je fais ce sacrifice à votre bon cœur, comme une récompense de l'attachement que vous avez pour moi. Dites-moi maintenant quel personnage vous avez fait dans votre Monastére, & comment vous vous êtes tiré d'affaire. Je lui répondis, ma chere maman, je vous donne quittance de bon cœur, & au surplus vous fais mille

remercîemens de la maniere obligeante & généreuse dont vous en avez usé pour l'amour de moi. Fasse le Ciel que je sois un jour en état de vous en témoigner ma sincére & très-humble reconnoissance. Voilà des vers que je faisois pour votre bouquet quand je sauvai la pauvre Angelique ; c'est à vous, & non pas à moi à qui elle est redevable de sa sûreté. Quant à mon personnage, je l'ai joué au mieux. Lui racontant ensuite les petites particularités qui m'avoient attiré l'amitié de toutes les Religieuses, & l'expédient ingénieux que j'avois trouvé pour sortir, en faisant ma confession à Madame la Sous-Prieure, qui étoit seule du secret, & qui avoit un intérêt particulier sur le compte d'Angelique. Au sexe près, ajoûtai-je, j'étois la Sultane favorite du Couvent. Ma mere, après avoir écouté attentivement ce récit, me demanda si je couchois

ſeul. Je l'aimois tendrement, & j'aurois mieux aimé mourir, que de proférer un menſonge en ſa préſence... Je couchois, lui dis-je, avec Madame la Sous-Prieure, qui par raiſon de politique, ou à cauſe de mes gentilleſſes, voulut m'avoir avec elle; mais elle n'a ſçû ce que j'étois que par mon aveu & le jour de ma ſortie : en un mot, pour vous couper court, je rapporte mon pucelage. J'ai promis le ſecret, je tiendrai parole : je vous demande la même grace par tout ce que vous avez de plus cher; vous ſentez infiniment mieux que moi la délicateſſe qu'il y a d'aſſoupir entiérement cette affaire pour toutes ſortes de raiſons.

Ma mere me témoigna être très-ſatisfaite, & après m'avoir aſſuré ſa parole ſur tout ce que je lui avois demandé, elle ſe retira, & me fit apporter un bouillon. Enſuite je ſoupai dans mon lit, & paſſai la

nuit fort tranquillement.

Ayant séjourné quelques jours à la Campagne, je retournai au Collége, où je fus bien reçu. Mes compagnons me firent compliment sur ma convalescence, ayant cru que je m'étois trouvé mal à la promenade; ainsi je repris mes exercices, & achevai ma Réthorique.

Environ quinze jours après, étant à la Messe aux Cordeliers, je rencontrai la Sœur de S. Benoît. Nous fumes également surpris l'un & l'autre de notre métamorphose; & après les complimens ordinaires, je l'invitai à aller faire un tour de promenade sur le rempart, qui n'étoit pas éloigné de ce Couvent. Mademoiselle de Chevry (c'étoit son nom de famille) dont le pere étoit Receveur du Grenier à Sel, & avoit été très-ami du mien, accepta volontiers la proposition, & me témoigna même qu'elle feroit charmée de s'entretenir un mo-

ment avec moi. Elle laiſſa ſa fille dans une maiſon de ſa connoiſſance ; nous montâmes enſemble ſur le Cours, & auſſi-tôt elle me tint ce diſcours : Vous êtes ſurpris, Monſieur, de me voir ici, ſçachant que vous m'avez quittée à la veille de prononcer mes vœux. Une maladie aſſez ordinaire aux perſonnes de mon ſexe, m'eſt ſurvenuë fort à propos ; vous qui êtes Médecin, pouvez aiſément le reconnoître à la pâleur de mon viſage : cependant depuis que j'ai pris le grand air, je me porte beaucoup mieux. J'eus grand ſoin de ſaiſir cette occaſion, pour avoir la permiſſion de ſortir quelques jours ; j'en écrivis à mes parens, à qui je ne manquai pas de groſſir les objets, quoiqu'au vrai j'étois très-incommodée. J'engageai le Médecin de la maiſon à donner un bon certificat, & tout cela détermina ma mere à venir me chercher elle-mê-

me. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que j'allai faire mes adieux à Madame la Sous-Prieure, votre bonne amie, à qui je fis confidence que j'étois bien réſoluë de ne plus revenir au Couvent, ce que j'ai obtenu à force de ſollicitations & de prieres. Il faut vous dire que toute la maiſon eſt dans une inquiétude extrême à votre ſujet ; chacun en raiſonne à ſa façon : les unes blâment ſans ménagement l'impoliteſſe de Madame votre mere, de ce qu'elle n'eſt point venuë faire ſes remerciemens, & n'a pas même donné la moindre de ſes nouvelles. D'autres vont juſqu'à dire que vous n'êtes point ſa fille, & que ſes ſentimens ni ſon éducation ne répondent nullement à la vôtre ; enfin on s'eſt déchaîné juſques ſur la pauvre Madame la Sous-Prieure, à qui on a reproché d'une maniere aſſez fâcheuſe d'être la cauſe de votre ſortie ;

qu'elle auroit dû vous garder avec elle, ſans s'embarraſſer de cette marâtre, qui peut-être abandonnera la pauvre enfant, qui eſt ſi ſage, ſi pieuſe, ſi gentille, & qui a tant d'eſprit... Eſt-ce la ſympathie qui opére tant de merveilles? Vous ſeul leur avez déja plus couté de larmes qu'elles n'en verſeront de leur vie. Pour moi je gage, que ſi une Fée (femelle s'entend) alloit demeurer en cette maiſon, elle n'aquéreroit pas en cent ans les faveurs & les regrets que vous y avez merités... Pour en revenir à Madame la Sous-Prieure, elle a été ſi affligée, qu'elle eſt changée à un point, que vous auriez peine à la reconnoître, tellement, que Madame l'Abbeſſe a été obligée d'impoſer ſilence ſur votre article. Au bout de huit jours on ceſſa donc de parler de vous; il n'y avoit que cette bonne Dame & moi qui nous en entretenions toutes les fois que

nous avions la facilité de nous parler, qu'elle faisoit naître souvent, & avec beaucoup d'adresse. Ne voyez-vous pas, ma chere Sœur, me disoit-elle quelquefois en soupirant, & les larmes aux yeux, combien ce fripon me cause d'amertume & de douleurs? Quand je considére que je suis si mal récompensée de toutes mes bontés... Puis se rassurant un peu...: Il est bon enfant, il a de l'esprit: j'admire sur-tout sa générosité, sa candeur & sa retenuë: je lui sçais bon gré... S'il avoit voulu, j'étois perduë... Quand une fille est endormie... Lorsque je la quittai, continua Mademoiselle de Chevry, elle me dit: je vous félicite, ma chere amie, souvenez-vous de moi; je vous proteste qu'en ce moment je serois de votre compagnie, si j'avois la même liberté. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur... Si vous voyez ce li-

bertin, faites-lui mes complimens. . . . Ensuite m'adressant la parole : En faut-il davantage, Monsieur ? Partez à l'instant, & allez consoler cette infortunée, qui ne pourra jamais vivre sans vous ; l'habit d'une Religieuse vous sied mieux qu'à toute autre.

Je remerciai Mademoiselle de Chevry de son compliment & de sa commission obligeante, & lui répondis en ces termes : Je suis sensible autant qu'on le peut être aux peines qu'a causé à Madame la Sous-Prieure mon innocente témérité. J'espere néanmoins que l'autorité de l'Abbesse lui aura déja rendu la tranquillité de son ame & son embonpoint. J'ai lieu de regretter, & je regrette sincérement le Monastére pour les agrémens & les charmes les plus piquans que j'y ai trouvés : si je n'y suis pas retourné, c'étoit bien contre mon gré. . . . Mais vous, adorable No-

ne, qui m'aimez si fort Religieuse, je crois que vous auriez beaucoup mieux fait d'y rester, que de venir dans le monde me donner ce conseil.

Mademoiselle de Chevry étoit une brune piquante, jolie, & pleine d'esprit. Quoiqu'elle eût deux ans plus que moi, elle considéroit que je pourrois être un parti convenable pour elle; aussi me paya-t'elle finement de ma réponse par cette replique : je pense que tous les hommes en général n'ont qu'une passion dominante, qui est l'amour de la liberté; il n'y a que la privation des choses qui nous les fait désirer : pour moi il me semble qu'étant au Couvent, j'avois le cœur plus tendre qu'à présent. Je conçois que j'ai beaucoup perdu dans ma Théorie.

Je compris sa pensée; mais comme j'avois l'esprit occupé de différentes choses, je n'allai pas plus

avant : je lui demandai ſeulement la permiſſion de l'aller voir, ce qu'elle m'accorda de la maniere du monde la plus honnête & la plus gracieuſe. Elle rejoignit ſa fille, & nous nous ſéparâmes chacun de notre côté.

Deux jours après je retournai à ma Campagne paſſer les Vacances, qui étoient arrivées. Ma mere, qui avoit bonne opinion de ma petite perſonne, & qui déſiroit depuis long-tems que je priſſe le parti de l'Egliſe, ſçachant d'ailleurs que je me portois aſſez naturellement aux bonnes choſes, & que je n'aimois pas à être contredit, voulant au contraire que les déterminations vinſſent de moi-même, avoit toujours differé de m'en parler, crainte de me chagriner & de me rebuter des études, où je faiſois des progrès admirables. L'obligation récente que je lui avois de ſa généroſité, lui parut un mo-

tif ſuffiſant pour l'autoriſer à m'en faire la propoſition. Le pas étoit un peu gliſſant, eu égard à l'avanture d'Angelique, qui pouvoit avoir fait quelque impreſſion ſur mon cœur; mais je ſçus depuis qu'elle avoit jugé cette occaſion plus propre à ſon deſſein, afin de m'ôter de l'eſprit toute eſpéce d'amourette par la perte que je faiſois de cette belle, dont je ne devois recevoir aucune récompenſe de mes ſervices: & pour ne me point intimider (car j'étois aſſez ſcrupuleux) elle me propoſa ſimplement de prendre l'habit Eccléſiaſtique, ſans me preſſer de demander la tonſure, à laquelle elle me donnoit à ma diſcrétion le loiſir de me préparer. C'en étoit aſſez, par la connoiſſance qu'elle avoit que je ne pouvois ſupporter aucun changement. Je ſentis le coup; mais comme dès-lors j'avois horreur de l'ingratitude, je ne balançai point à lui dé-

clarer que je n'avois point d'autre volonté que la ſienne. Sa prudente réflexion étoit juſte, & ſi je ne l'euſſe pas perduë ſitôt, je ſerois Prêtre aujourd'hui. Je pris donc la ſoutanelle & le petit collet, & je devins tout d'un coup Monſieur l'Abbé. Quelques amis lui conſeillerent en même-tems de m'envoyer à Paris, pour faire ma Philoſophie : elle ne fit aucune difficulté de ſe rendre à ce ſentiment, & comme elle penſoit avoir la clef de mon honneur, elle crut que je ne m'embarraſſerois pas de rechercher Angelique. Je vins donc à Paris au Collége de Liſieux, où, après ma Philoſophie, j'étudiai trois ans en Théologie, en Droit & en Médecine tout-à-la fois. Vous pouvez juger, Monſieur, ſi je ſongeois à l'amour. Après ce Quinquennium, mon frere m'écrivit que j'euſſe à me rendre inceſſamment au logis ; que ma mere étoit très-

mal. Je partis ſur le champ, & à peine eus-je le tems, à mon arrivée, de lui rendre mes derniers devoirs. Ce fut un coup mortel pour moi. Outre la tendreſſe que j'avois pour elle, je ſentis vivement combien cette perte m'étoit chere. Je la pleurai ſix mois entiers : on me donna d'abord un Tuteur, qui ſe fit honnêtement payer de ſes peines. Il fallut enſuite obtenir des Lettres d'émancipation... Du vivant de ma mere, j'avois de vrais amis; après ſa mort, je n'en trouvai que de faux. On me conſeilla d'entrer au Séminaire de mon Diocèſe : pluſieurs perſonnes m'offrirent leurs ſervices auprès de mon Evêque, entr'autres un riche Marchand, qui pour de bonnes raiſons, avoit accès chez ce Prélat. Ce digne Créſus étoit continuellement à la pipée, pour attirer dans ſes filets quelque lambeau de toutes les ſucceſſions qui venoient à

vaquer. Il avoit plus d'une fois uni à ses vergers la vigne du pauvre Naboth. J'avois un fort bel héritage qui lui convenoit à merveille ; il n'y eut sorte de caresses qu'il ne me fit pour l'avoir. J'allois manger chez lui : j'étois un garçon sage, vertueux, rempli de mérite, le Prototype du Diocèse, dont je devois à bon droit posséder le meilleur Bénéfice. Pour me débarrasser de ses importunités, ausquelles infailliblement il auroit fallu souscrire, je fis, à son insçû, une Transaction avec mon frere, par laquelle je lui abandonnois mon bien, moyennant la rente... Je devins tout-à-coup un libertin, un vaurien, un ignorant. Je ne m'occupois qu'à chasser, pêcher & faire l'amour ; j'étois le Cocq du Village : en un mot chacun me calomnia, jusqu'à un fou d'Architecte ; mais sur-tout un Abbé, parent de ce Marchand, qui, quoique d'ailleurs assez pru-

dent, malgré ſon ignorance effective, avoit obtenu deux bons Bénéfices par ſon crédit. L'Evêque ajoûta foi à tout; car je lui dois la juſtice, qu'il étoit un homme vraiment reſpectable. Fatigué de toutes ces iniquités, je renonçai au Séminaire, & revins à Paris.

J'avois plus de mille écus en argent comptant, avec environ pour quinze cens livres de billets ſur des Marchands de ma Province. Après avoir paſſé trois ou quatre mois à me réjouir, inquiet de ne rien faire, je formai une réſolution ſérieuſe de vaquer à quelque occupation honnête, & de prendre un parti. La veuve d'un Brigadier des Gardes du Corps, avec qui j'avois fait connoiſſance, me fournit bientôt matiere à me donner de l'exercice. C'étoit une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui ne devoit pas regreter ſa jeuneſſe, à cela près, qu'elle avoit trouvé le moyen

moyen de consumer son petit fait, & ne vivoit presque plus que d'intrigue. Elle ne m'entretenoit que d'affaires, de procès, d'usurpation de biens considérables qu'elle auroit déja fait restituer sans le défaut de facultés & la débilité de son âge. Elle sçavoit que j'avois de l'argent ; l'expérience qu'elle avoit lui faisoit aisément connoître dans mes yeux pleins de feu (j'entrois alors dans ma vingt-uniéme année) que les armes les plus efficaces pour m'attaquer étoient celles de l'amour. Sçachant d'ailleurs une partie de mes affaires, la présomption qu'elle avoit, que probablement je ne penserois plus à l'état Ecclésiastique, fut le dernier motif qui la détermina. Elle commença par m'appeller de tems en tems son gendre, me dire qu'il falloit quitter le petit collet ; & enfin me déclara bien sérieusement qu'elle avoit résolu de me donner sa fille,

s'excuſant toutefois avec une ingénieuſe diſſimulation, qu'elle n'avoit pas autant de mérite ni de bien que je pouvois en prétendre ; mais qu'elle eſperoit que je ſerois bien dédommagé par ſa douceur & ſon bon caractére : que d'ailleurs elle avoit de bons amis, par le crédit deſquels elle comptoit me mettre bientôt en état de faire valoir les heureux talens que j'avois reçûs de la nature. Sa fille n'étoit ni belle, ni laide ; & quoique j'aye fait quelques petits efforts ſur mon imagination en ſa faveur, je n'ai jamais pû paſſer le terme d'indifférence. Mon cœur n'étoit pas encore dans ſon centre. La ruſée Matrone me donna donc communication de ſes paperaſſes, qu'elle avoit grand ſoin de feuilleter toutes les fois que j'allois la voir. Je les lus, & vis effectivement que tous ces biens lui avoient appartenu ; mais malheureuſement elle

les avoit vendus à huit cens livres près, qu'elle reçut en passant Contrat du dernier héritage dont elle jouissoit actuellement, lequel fut acquis à mon insçu par un Créancier hypotéquaire, & les huit cens livres employées à se donner du menu, pendant que je battois la calabre de tous côtés, pour faire rendre justice à Madame, dont j'avois rétabli la réputation en partie par la candeur & la droiture de cœur que l'on me connoissoit, & qui étoit certifiée par gens irréprochables, de qui j'avois l'honneur d'être connu. Quand elle vit que j'avois si bien donné dans le panneau, elle me fit entendre, en m'appellant son fils, que je ferois mieux de prendre une chambre à côté d'elle; que nous ferions ordinaire ensemble, & qu'il m'en couteroit bien moins pour la dépense, ce que j'acceptai. Pour conclusion, aprés avoir sué sang & eau

pendant dix-huit mois, tant en nourriture, logement, Consultations d'Avocats, frais de Procureurs, levée considérable de papiers inutiles, qu'argent prêté, je dissipai mon argent, mes billets, & fus obligé de vendre le Contrat de rente que j'avois sur mon frere pour payer mes emprunts; en un mot je fricassai tout. Pour récompense, quand la méche fut découverte, il n'y a sottises & abominations que cette mégere ne vomit contre moi, & en présence de plusieurs canailles, qui demeuroient dans la mason où elle m'avoit attiré, jusqu'à dire que j'étois un fripon, un gueux, qu'elle avoit nourri & entretenu; que sa facilité lui avoit fait ajoûter foi à mes belles promesses; enfin que je l'avois ruinée. Je quittai ce lieu infernal, bien mortifié de me voir ainsi la dupe & sans le sol. Il me restoit cependant un billet de six

cens livres ſur un Marchand, auquel ſa femme étoit obligée, que l'on m'avoit déja aſſuré être un peu caſuel : je l'envoyai à un de mes amis, qui fit ſi bien, qu'il trouva moyen de me faire toucher cette ſomme à quelque petite perte. Cette reſſource me conſola, & ſuſpendit la réſolution que j'avois priſe de donner toutes les femmes au diable, & de me faire Moine. La perte que j'avois eſſuyée me fit faire des réflexions, & ne voulant pas dépenſer mon argent ſi vîte, je cherchai à m'occuper. Quelques connoiſſances que j'avois dans l'Univerſité, me procurerent des Ecoliers, & je me mis à faire des répétitions, afin de ménager mon petit fonds. J'enſeignai le fils de l'Officier d'un grand Prince, dont les parens étoient de fort honnêtes gens, lequel fit beaucoup de progrès en peu de tems. D'autres Officiers, jaloux de la réputation de

mon petit bon homme, & craignant qu'elle ne lui méritât les faveurs du Prince, préférablement à leurs enfans, conseillerent à la mere de ne pas tant laisser travailler son fils, qui étoit très-délicat, ce qui altéroit sa santé, & pourroit bien lui causer la mort. La prudente Dame, qui ne vouloit pas perdre un fils unique, y mit bon ordre, & opéra si bien, que l'enfant ne faisoit plus rien du tout. J'en parlai au pere : je m'en plaignis à elle-même, qui m'avoit promis la plus belle fortune du monde par son crédit ; mais comme elle avoit pris son parti, & qu'elle étoit Souveraine dans la maison, il n'y eut pas moyen d'avoir composition. Je me retirai, & en fus quitte pour mes peines, & de l'encens de Cour.

Quelque tems après, on me rapporta que ma Veuve demandoit l'aumône : j'allai la voir, & lui fis

quelques petits plaisirs. Elle me demanda pardon, à quoi je répondis qu'il étoit un peu tard. Le sort de sa fille me toucha sur-tout par la considération qu'elle avoit été presque ma maîtresse ; c'est pourquoi je me donnai tant de soins, que j'obtins de lui faire avoir une dot par des personnes charitables, & de la placer au Couvent.

Le tems approche, Madame, d'entrer en lice sous l'étendart de l'Amour, & d'exposer à vos yeux la matiere qui m'a fait donner le beau nom de Cocq, que j'ai porté si long-tems, vous laissant à juger si je l'ai mérité.

Me trouvant un jour en compagnie, on me proposa d'être de société à une Loterie, qui devoit se tirer incessamment. Cette invitation me fut de bon augure; & comme j'avois de l'argent, je ne fis pas difficulté de mettre soixante livres pour ma part. Nous étions trois

Aſſociés : le gros lot, qui étoit de quarante mille livres, tomba dans nos billets, dont il me revint par conſéquent un tiers. Bien content de cette petite fortune, qui me venoit fort à propos, je remerciai le Ciel, qui ne laiſſe jamais un bon cœur ſans récompenſe. Après avoir donné quelque choſe aux pauvres, j'allai trouver un Religieux de ma connoiſſance, que je priai de faire accepter par ſon Couvent une ſomme, dont je déſirois me faire une rente viagere. Il en parla au Supérieur & à ſa Communauté, qui y conſentirent. Ainſi j'abandonnai mon argent à la bonne-foi de ces Peres, qui m'écrivirent ſur un Regiſtre pour la ſomme de neuf cens livres de rente ma vie durant. Je quittai ma chambre garnie, & me fis meubler un petit appartement aſſez propre, & proportionné à la ſituation de mes affaires. Me voyant un honnête né-

cessaire assuré, sans ce que je pouvois tirer de mes écoliers, je crus tout de bon que je pouvois songer à faire une conquête digne de mes sentimens ; & pour appaiser les scrupules que me présentoit ma conscience, je dis à mon cœur que je ne prétendois rien que de légitime. Me voilà donc amoureux au-delà de l'imagination ; je me disois sans cesse à moi-même, où est Angélique ? où est Madame la Sous-Prieure ? où est Mademoiselle de Chévry ? . . .

Un beau matin étant encore au lit, j'entends dès six heures frapper à ma porte que j'ouvris à l'instant : c'étoit l'équitable femme dont j'ai eu l'honneur de vous parler, qui venoit me dire qu'on lui avoit indiqué une charitable veuve dans la ruë des Maçons, nommée Madame de Bellevaux, qui faisoit beaucoup de bien ; que n'ayant personne à qui elle pût s'adresser

pour avoir un certificat de ses bonnes vie & mœurs, elle me supplioit très-humblement de lui procurer un honnête homme de qui elle pût se réclamer auprès de cette vertueuse Dame, afin d'obtenir quelque secours dans l'extrémité où elle se trouvoit réduite, n'ayant pas mangé de pain depuis deux jours. Malgré la façon indigne dont elle en avoit usé à mon égard, sans lui rien dire du petit bénéfice qui m'étoit survenu, je me levai, & m'en allai en Sorbonne trouver un vénérable Docteur aussi recommandable par son érudition, que par sa sainteté, lequel m'honoroit d'une estime particuliere. Justement il connoissoit cette Dame, & après un exposé succinct que je lui fis, il n'hésita point d'écrire sur le champ une Lettre dont il me commanda d'être le porteur. La rue des Maçons est proche de cette maison; c'est pourquoi j'allai de ce pas chez

elle. M'étant annoncé de la part du Docteur, on me fit entrer ; je trouvai Madame au lit. Ayant eu ordre de m'asseoir, elle me lut ma Lettre, après quoi elle me fit apporter une petite cassette qui étoit sur une commode dont elle tira deux Louis qu'elle me donna, en disant : Je n'ai pas coutume de tant donner à la fois ; mais comme vous me paroissez un bon chrétien & rempli de zéle, je fais à votre considération plus qu'à mon ordinaire. Après l'avoir remerciée respectueusement de sa politesse, elle me demanda d'où j'étois, & me fit quelques autres petites questions. Me témoignant ensuite qu'elle avoit un grand mal de tête qui l'avoit empêchée toute la nuit de dormir, je la suppliai de me donner la permission de mettre ma main sur son front. Vous l'avez extrêmement fraîche, me dit-elle, & cela me soulage. Je souhaiterois, Madame,

lui répondis-je, que cette petite opération pût vous rétablir entiérement ; mais si j'osois prendre la liberté je vous donnerois un conseil bien plus efficace, qui seroit de vous remarier. Une jeune & belle personne comme vous ne peut naturellement jouir d'une santé parfaite, par l'ennui que doit lui causer la solitude. Je ne suis pas si jeune que vous pensez, reprit-elle ; sçavez-vous que j'ai trente-deux ans ? Je lui déclarai que j'en étois surpris, & que je lui en aurois retranché au moins un bon tiers. Effectivement elle étoit fraîche, belle au possible, & avoit un air à ne lui pas donner plus de vingt ans. Le mal de tête avoit répandu sur son visage un coloris qui la rendoit charmante. Pendant notre conversation elle étoit sur son séant, & laissoit voir de tems en tems sans y penser une gorge d'albâtre que je dévorois des yeux. Elle s'en apper-

çut. . . Sur ces entrefaites entra un carrosse, & dans l'instant son laquais vint l'avertir qu'une Dame demandoit à lui parler. Je me levai, & en la saluant elle me pria tout bas de revenir la voir. En sortant de son Appartement je rencontrai la Dame qui montoit chez elle, laquelle en tirant son mouchoir, laissa tomber une Lettre que je ramassai sans qu'elle s'en apperçût. Ayant balancé un moment si je devois la lui rendre, ma curiosité me porta à la garder ; je la mis donc dans ma poche, & m'en allai promptement chez mon Docteur, entre les mains duquel je déposai les deux Louis à bon dessein (car il faut toujours se méfier des méchans.) Je courus de là chez notre affligée, à qui j'annonçai qu'elle pouvoit à l'heure même aller en Sorbonne recevoir deux Louis, que Madame de Bellevaux avoit fait remettre au Docteur pour elle. Je

repris tout de suite le chemin de mon logis, où étant arrivé, je dévelopai la Lettre que j'avois ramassée, où je lus ces mots :

*Toutes les batteries sont dressées ; on n'attend plus que la premiere sortie de l'Ambassadeur qui a eu une légére indisposition. On compte que dans quatre jours le Ministre sera à la Bastille. J'ai vû ce matin Frere Pierre, qui m'a dit que la Comtesse étoit de meilleure humeur que jamais; elle ne s'attend pas à ce coup qui lui donnera bien du rabat-joie, & le bon Frere n'aura bientôt plus occasion de porter les billets doux. Je ne me mêle point de tout cela ; c'est au Roi à examiner si les accusations sont justes: pour moi je pense que ce sont toutes pures calomnies. Le Lord ** ne dort ni jour ni nuit que cette affaire ne soit consommée. On a promis un Régiment au Chevalier M**. que lui fera donner le successeur. C'est la Pré-*

*ſidente ** qui m'annonça cette nouvelle hier au ſoir. J'irai vous voir à cinq heures ; adieu.*

La Marquiſe D ***.

A peine eus-je fait la lecture de cette Lettre que je me jettai ſur mon lit , & m'entretins dans de profondes réfléxions. Je jugeois bien qu'il y avoit une conſpiration formée contre un des Miniſtres ; mais je ne ſçavois pas ſon nom ni celui de la Comteſſe qui paroiſſoit être ſa maîtreſſe. Tout cela me tenoit fort à cœur, par la conſidération que ſi je pouvois découvrir le myſtére, je ne manquerois pas d'en tirer de grands avantages ; mais il étoit dangereux de faire un *quiproquo*. Le nom du Préſident qui étoit marqué me ſixa , auſſi bien que celui de Frere Pierre. Je réſolus donc après avoir bien rêvé, de faire un coup de ma tête. M'étant levé pré-

cipitament, je m'en allai parcourir tous les Couvens pour demander Frere Pierre, présumant qu'il pourroit me donner à connoître le nom du Ministre. J'en découvris deux de ce nom qui pour lors étoient absens. Après avoir attendu quelque tems au dernier Couvent que l'on m'avoit indiqué, celui que j'attendois arriva. L'ayant abordé, & m'étant réclamé d'un Pere de la maison dont j'avois entendu parler, je lui demandai d'abord s'il ne connoissoit pas la Comtesse D **. Oui, dit-il, c'est ma bonne amie : il n'en falloit pas davantage. Je le priai donc aussi-tôt de vouloir bien accepter un déjeûné le lendemain matin dans ma chambre, lui présentant en même tems mon adresse. Il fit d'abord quelque difficulté, parce qu'il ne me connoissoit pas; enfin à force de prieres & de sollicitations, d'autant qu'il s'agissoit de me rendre un service important,

il me promit de venir à huit heures, & me tint parole. Le Frere étant arrivé, comme j'avois eu soin de faire provision de bon vin, nous nous mîmes à table, & j'appris de lui tout ce que je pouvois désirer pour avoir une connoissance exacte & assurée de ce que je voulois sçavoir. Il me déclara le nom du Ministre dont il se flattoit d'avoir la protection ; qu'il étoit le porteur de ses Lettres à la Comtesse, & de celles de la Comtesse à Sa Grandeur ; enfin il me quitta en me faisant mille offres de services dont je le remerciai, lui promettant d'en faire bon usage dans peu.

Le Frere parti je m'en allai promptement à la Friperie, chercher un habit de Capucin, avec les sandales & une barbe postiche, que je recommandai qu'on m'apportât sans faute à trois heures au plus tard. Etant rentré chez moi, j'écrivis cette Lettre au Président.

Je viens d'apprendre, Monsieur, qu'on parle dans le monde de la disgrace du Ministre ; je ne sçai ce que tout cela veut dire. Je vous envoye exprès ce bon Frere pour vous en donner avis, afin que vous preniez vos mesures : sur-tout que je ne sois comprise en rien dans cette affaire ; marquez-moi sur le champ ce que vous en pensez. J'attens votre réponse avec une extrême impatience.

La Marquise D***.

Aussi-tôt qu'on m'eut apporté mon habit de Capucin, je l'endossai bien vîte & m'en allai chez le Président, où je me fis annoncer de la part de la Marquise dont j'avois contrefait l'écriture à merveille. Il sortoit de table : il prit ma Lettre qu'il lut, & ensuite me donna cette réponse.

Vous me surprenez extrêmement ;

Madame, & je ne puis concevoir qu'un ſecret auſſi important & auſſi concerté ait pû tranſpirer ; au reſte je m'en lave les mains. Le Miniſtre eſt plus malheureux que coupable ; il a des ennemis implacables. J'aurois ſouhaité parer ce coup fatal à ſon innocence ; mais comment faire ? on veut le perdre, & je ne pourrois ſans péril lui faire offre de mes ſervices. On a préſenté les Mémoires au Roi, & Sa Majeſté n'attend plus que la confirmation de l'Ambaſſadeur, qui ſurement ne lui ſera pas favorable, pour donner ſes ordres. Je compte vous aller voir aujourd'hui ſi vous ne ſortez pas.

Le Préſident D***.

Je n'eus pas plutôt fait lecture de cette Lettre, que ſur le champ je pris la poſte pour me rendre à Verſailles, où j'arrivai ſur les huit heures du ſoir. J'attendis le Miniſtre au paſſage lorſqu'il ſortoit de ſon

appartement pour aller chez le Roi. Je me présentai devant lui un placet à la main en lui disant : Monseigneur, à moins que Votre Grandeur n'ait la bonté de lire présentement ce Mémoire qui est fort court, permettez-moi de le reprendre pour une autre occasion. J'en ai tant donné sans avoir de réponse, que je doute qu'ils soient parvenus jusqu'à vous. J'eus en même tems assez de hardiesse pour lui faire un clin d'œil. Il prit mon Placet qui étoit conçu en ces termes.

MONSEIGNEUR,

Le Suppliant qui a l'honneur de paroître devant vous, désire avec empressement communiquer à V. G. des choses de la derniere importance. Lecture faite, ayez la bonté de me renvoyer au Sieur Latrousse votre valet de chambre, à qui vous donnerez or-

dre dans l'instant de m'introduire en votre présence, pour vous déveloper un secret qui vous intéresse essentiellement.

Le Ministre répondit de la maniere que je le demandois, & un moment après comme je m'adressai au valet de chambre, il me dit d'entrer, que son maître vouloit me parler. Je lui remis la Lettre du Président & de la Marquise, en lui racontant en peu de mots commenttoutes choses s'étoient passées, & la diligence que j'avois apportée pour l'exécution de ce dessein; après quoi il me quitta en m'ordonnant de l'attendre. Il communiqua les Lettres au Roi, & exposa à S. M. les piéges qu'on vouloit lui tendre en surprenant sa Religion. Le Roi répondit (comme je l'ai sçu par la bouche de ce Ministre) qu'effectivement on avoit dit beaucoup de mal de lui; mais qu'il voyoit bien

qu'on l'avoit trompé, & qu'il y mettroit bon ordre ; il l'assura en même tems que de son côté il pouvoit être tranquille sur cet article. Je ne tardai pas à revoir le Ministre, qui en m'abordant avec un air de bonté, me présenta une bourse de cinq cens Louis avec une bague qu'il tira de son doigt en disant : Recevez, Monsieur, ce petit présent, en attendant que je vous donne de plus grandes marques de ma reconnoissance ; venez-moi voir. Je fis une profonde révérence, & m'en allai comblé de joie d'avoir si bien réussi ; je couchai à Versailles chez un ami du valet de chambre à qui je donnai à souper, & le lendemain je partis dès le matin pour m'en retourner à Paris.

Lorsque je me félicitois à discrétion sur ma bonne fortune, l'amour ne manquoit pas de me représenter ses droits, & de me faire de terribles violences. Madame de

Bellevaux me vint d'abord dans l'esprit ; & je me flattois d'avance que les circonstances où je me trouvois, joint au bon accueil qu'elle m'avoit fait, m'assuroient infailliblement la conquête de cette belle. Malgré ces ferventes dispositions où j'étois à son égard, il me restoit un scrupule ; & je ne pouvois me résoudre à quelque prix que ce fût d'accorder mes premieres faveurs à une femme : en un mot pour mon pucelage il m'en falloit absolument un autre.

Occupé de ces réfléxions je me rapellai que j'avois vû dans un Caffé nouvellement établi où j'allois quelquefois, une jeune beauté qui avoit fixé mes regards par ses charmes, & par les graces que j'avois remarquées dans toutes ses actions. Le maître & la maîtresse du Caffé étoient de bonnes gens, d'un âge déja avancé. La petite Demoiselle qui siégeoit au comptoir,

recevoit l'argent & donnoit les ordres avec une délicateſſe admirable, faiſoit tout l'ornement de la boutique. Je jettai donc les yeux ſur elle, jugeant que cet air de modeſtie, qui lui étoit ſi naturel, pouvoit bien aſſurer la poſſeſſion d'une choſe que je regardois comme le plus grand tréſor du monde ; c'eſt pourquoi je me promis très-ſérieuſement de ne point retourner chez Madame de Bellevaux, qu'auparavant je n'euſſe enlevé cette toiſon d'or. Comme j'avois obſervé qu'elle parloit avec une noble facilité, je conclus qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, & c'étoit juſtement mon compte. En fait de galanterie, mes ſentimens qui étoient fondés ſur une intégrité parfaite, ſe dévelopoient avec une onction qui formoit dans le moment une ſimpatie la plus harmonieuſe ; ce qui m'a été reproché avec tendreſſe en plus d'une occaſion. Outre cela j'avois une

une pénétration promte & naturelle, qui me faisoit discerner avec succès le caractere des personnes, en quoi je ne me trompois presque jamais. Cela me donnoit une heureuse facilité de proportionner mes discours aux différentes humeurs, & de trouver efficacement ce qu'on appelle le foible du sexe. Mademoiselle Rose, c'est le nom qu'elle portoit alors, avoit une vivacité qui dans toute autre auroit passé pour étourderie, mais qu'elle sçavoit corriger avec une modeste sagacité qui tenoit du prodige. Elle étoit fort petite, mais parfaite dans sa taille, avec des graces infinies dans toutes ses manieres ; une gorge naissante (quoiqu'elle eût alors dix-huit ans,) & la peau d'un blanc à éblouir ; délicate & forte en même tems au-delà de l'ordinaire de son sexe ; le visage rond, les yeux bleus & bien fendus, de belles dents, la bouche petite & vermeille, & les

plus charmantes couleurs. Elle étoit d'un brun clair, & composoit enfin une beauté accomplie, à cela près qu'elle n'avoit pas les traits parfaitement réguliers. A l'âge de douze ans elle eut un épanchement de bile, à ce qu'elle m'a dit depuis, qui l'avoit empêchée de grandir davantage, soit par la force de la maladie, soit par la violence & la quantité des remédes qu'elle avoit pris.

Etant donc bien résolu d'attaquer cette place & de m'en rendre le maître, je me rendis dès le lendemain matin au Caffé; m'étant ensuite approché du comptoir pour payer ma petite dépense, je lui présentai un gros écu en lui disant : Mademoiselle, observez, s'il vous plaît, que je ne veux que de la monnoye & toute la plus mauvaise que vous ayez; parce que celle qui ne sera pas bonne, je vous la rendrai, afin d'avoir plus de tems pour contem-

pler vos charmes de près, qui me forcent de vous dire aujourd'hui que je vous aime. Elle sans façon prit un petit sac de mitraille qui étoit au rebut, & le renversant sur le comptoir me dit : Monsieur, voilà la monnoye de votre piéce ; choisissez maintenant ce qui vous convient... Le choix est déja fait, répondis-je, adorable Rose ; mais de grace comptez vous-même, je n'en ai pas le loisir. Tandis que je cherche vos beaux yeux, mon ame est si troublée par l'excès de l'amour, & par la crainte que j'ai d'en rencontrer d'autres qui vous observent avec une rigoureuse attention, que je suis incapable de faire autre chose. J'espere de votre bonté que vous m'accorderez la grace de me vanger, & de compter à mon tour pour l'amour de vous avec une entiere liberté, combien de fois vous avez imprimé dans mon cœur les caractéres d'une flamme la plus pure &

la plus ſincere. Je loue votre prudence, Monſieur, repliqua Roſe, car je n'aime point les mauvaiſes affaires ; mais ſi vous déſirez ſi fort de me faire ce compte que vous vantez tant, je vais demain à huit heures auprès de l'Arſenal, chez une Dame où j'ai coutume de paſſer deux jours la ſemaine. Au moins aſſurez-vous d'avance que vous en rabattrez plus de la moitié ; elle rougit en finiſſant ces mots... Je ſortis, & étant allé voir un de mes amis à qui je donnai à dîné, je le menai enſuite au Caffé, où nous paſſames le reſte de la journée à jouer aux dames ſur une table vis-à-vis de la charmante Roſe, ſur qui je ne ceſſois de jetter les yeux à chaque occaſion favorable. Elle de ſon côté y répondit avec cette modeſte délicateſſe qui lui étoit ſi naturelle ; ce qui me fut un doux préſage de cette heureuſe victoire qui faiſoit le capital de mes plus ardens déſirs.

Le lendemain j'étois à ſix heures dans une allée voiſine. Elle ſortit à l'heure indiquée, elle m'apperçut en paſſant ; & continuant ſa route, je la ſuivis juſqu'à une diſtance où je jugeai que nous pouvions être hors de la portée de toute connoiſſance : je la joignis auſſitôt & lui donnai le bras. A quelques pas nous rencontrames un caroſſe qui nous mena au jardin de l'Arſenal. Lorſque nous fumes dans l'allée qui donne ſur le bord de la riviere, elle prit la parole en ces termes : Si vous cherchez, Monſieur, quelque bonne fortune, il eſt inutile de vous dire que vous êtes dans l'erreur; ſi vous vous en tenez ſimplement au terme de galanterie, je ne ſuis point votre fait : ſi vous aſpirez à la poſſeſſion d'un cœur noble & ſincere d'une fille ſage, vertueuſe & raiſonnable, avec le ſceau de l'hymen, vous pourriez me calculer votre compte.

Quant à l'extérieur il vous a plû, cela suffit ; cependant j'apperçois d'autres difficultés : vous demandez peut-être de la naissance, je ne suis pas assurée de la mienne. On m'a dit que mon pere est de grand nom, mais je ne le connois pas ; je sçais seulement que ma mere est fille de condition. Il y a six ans qu'elle me quitta pour aller en Province, où elle est restée sans m'avoir donné depuis ce tems aucune de ses nouvelles. Ces bonnes gens chez qui vous m'avez vûe sont de notre Province, le mari ayant été autrefois domestique de mon grand-pere ; c'est à cette considération qu'ils me nourrissent & prennent soin de moi par charité. Cette Dame chez qui je vais aller est la veuve d'un Maître-d'Hôtel, qui depuis la mort de son mari s'est fait une rente viagere dont elle tire sa subsistance. Elle engagea ma mere avant son départ de me donner la

permiſſion d'aller la voir deux fois la ſemaine ; j'y paſſe ordinairement la journée, & le ſoir ſa fille me reconduit juſqu'à la maiſon. Comme elle a quelques obligations à ma famille, c'eſt par reconnoiſſance qu'elle a pour moi ces attentions ; voilà toutes mes connoiſſances. Au reſte ne ſoyez plus ſurpris ſi je vous marque tant de confiance, vous ne m'êtes pas tout-à-fait inconnu. Vous avez demeuré au Collége de Liſieux ; dans ce tems j'allois ordinairement entendre l'office à Sainte Geneviéve, où je vous voyois ſouvent. Je rougis de ma ſincerité ; mais ſi j'ai ſçu depuis quelques jours fixer vos regards, vous arrêtates plus d'une fois les miens. En un mot puiſqu'il faut vous tout dire, je ne ſçais quelle ſimpatie me força de m'informer adroitement de votre demeure & de votre nom. Parlez maintenant ; avois-je raiſon de dire hier que vous en rabattriez plus de

la moitié ? Dites plûtôt, adorable Rose, répondis-je à l'instant, que le compte est augmenté loin d'y avoir la moindre diminution. Prenez garde vous-même de rien rabattre de tout ce que vous venez de me dire, & confirmons en ce moment l'aveu sincere que nous nous sommes fait mutuellement. Renouvellant ensuite avec toute l'éloquence que me dictoit l'amour, les protestations les plus vives des sentimens de mon cœur, après une demie heure de promenade & de conversation, j'obtins que sous quelque prétexte, elle demanderoit congé à sa Dame immédiatement après le dîné, & qu'elle viendroit à trois heures me rejoindre au même endroit. Je repris mon Fiacre qui me conduisit au Fauxbourg de S. Antoine où je le régalai bien ; il me ramena à l'heure marquée au rendez-vous, où étoit déja la belle Rose, qui m'attendoit sur un
banc

banc à l'entrée du jardin. Je la fis monter dans le carosse, quoique avec quelque difficulté, & nous allames tout de suite chez moi. L'occasion étoit trop belle. Hélas! je jouis de son aimable compagnie le reste du jour, qui fut pour moi le plus heureux de tous les jours... Le soir avant de la reconduire je lui fis présent de la bague que m'avoit donné le Ministre, avec une bourse de cent Louis; & en nous quittant elle me donna parole dans quatre jours, ce qui fut continué régulierement deux fois la semaine à son retour de l'Arsenal.

Je me félicitois à bon droit de mon bonheur & de la possession assurée d'un bien que j'estimois le plus précieux qu'il y eût au monde; mais malgré cette assurance qui faisoit le sujet de mes plus douces réfléxions, les termes me paroissoient trop longs, & j'aurois voulu avoir continuellement à mes côtés

mon incomparable Roſe: mes tranſports redoublérent au point que je m'imaginois qu'il n'y avoit pas aſſez de femmes à Paris pour moi.

Deux jours après un laquais vint m'avertir de la part de Madame de Bellevaux qu'elle ſouhaitoit me voir. Je pars ſur le champ pour me rendre chez elle ; à peine étois-je entré qu'elle me dit : Je demandai il y a quelques jours votre adreſſe à Monſieur le Docteur, qui parut héſiter avant de me la donner, ce qui me rendit toute confuſe. Cependant j'alléguois avec verité pour raiſon que je crois vous avoir vû en Province il y a déja long-tems. Je ne ſçai toutefois ſi je me trompe ; mais vos maniéres me dénotent quelque choſe qui a beaucoup de rapport à un jeune Monſieur de mon ancienne connoiſſance. N'avez-vous pas fait vos études à la Ville de . . . Oui, Madame, il y a huit ans. Vous ſçavez ſans doute

où eſt l'Abbaye de... je le ſçais très-bien, Madame.... Y aviez-vous quelque connoiſſance? je connoiſſois toute la maiſon... Puis me regardant avec attention, vous avez donc connu la Sœur S. Benoît? oui, Madame; elle quitta le Couvent à l'occaſion d'une maladie lorſqu'elle étoit ſur le point de prononcer ſes vœux... & Madame Ste Thereſe qui étoit alors Sous-Prieure... C'eſt une Dame pour laquelle j'aurai toute ma vie un reſpect & une vénération la plus parfaite... Elle tomba évanouie, répétant deux ou trois fois d'un ton langoureux, c'eſt lui-même... je la pris entre mes bras & l'ayant miſe ſur ſon lit, elle me ſerra la main pour m'arrêter, lorſque je me diſpoſois à aller chercher quelque liqueur pour la faire revenir, & dit en ſoupirant : La Sous-Prieure qui vous donna autrefois la moitié de ſon lit pendant ſix jours, eſt au-

jourd'hui Madame de Bellevaux ... Sans donner la moindre réfléxion au mouvement qui me transporta dans ce moment, je me jettai à son cou ; nous nous embrassames, & me trouvant insensiblement avec elle, nous restames ainsi trois quarts d'heure sans parler que par soupirs, gémissemens plaintifs & souvent réiterés... Revenus de cet extase, au milieu des protestations de joie, de tendresse & autres assaisonnement convenables à de telles circonstances, elle interrompit, & me raconta son histoire en ces termes.

Histoire de Madame de Bellevaux.

Vous me demandez sans doute le sujet d'une métamorphose aussi étonnante ; sur quoi je vais vous satisfaire en peu de mots. Je suis fille d'un Gentilhomme de Franche-Comté, qui, à l'exemple de son pere, exerçoit à Besançon la profession

d'Avocat. Etant maître de ſon bien & libre de ſa perſonne , il devint amoureux d'une jeune Demoiſelle de ſa connoiſſance, fille d'un Procureur qu'il épouſa malgré ſa famille, & dont il n'a jamais eu plus de mille écus. Son patrimoine conſiſtoit alors dans une terre d'environ ſoixante mille livres. Il ne reſta que cinq ans avec cette belle , qui lui laiſſa une fille en mourant. Dans ce tems il avoit au Couvent une couſine germaine âgée de quatorze ans, qui par la mort d'un frere unique devenoit héritiere de plus de douze mille livres de rente. Ses parens & ſes amis ſe joignirent enſemble pour faire ce mariage , qui fut célébré ſix mois après ſon veuvage ; & c'eſt de cette alliance que j'ai reçu le jour. Mon pere prit dès-lors le nom de ma mere qui s'appelloit Mademoiſelle de Bellevaux, d'une terre qu'elle avoit. Je la perdis à l'age de quinze ans , &

ma ſœur du premier lit en avoit dix-neuf. Elle étoit éperduement amoureuſe d'un jeune Officier Capitaine au Régiment de Champagne qui lui faiſoit la cour, & à qui ſa famille vouloit me donner, comme devant être un parti bien plus avantageux que ma ſœur, qui concevant une haine & une jalouſie mortelle contre moi, réſolut d'exécuter par l'artifice ce que la nature lui avoit refuſé. Elle avoit une parente hors d'âge d'avoir des enfans, qu'elle mit ſi bien dans les intérêts de mon pere, qu'en moins de cinq mois elle parvint par ſes intrigues & ſes menées à la lui donner pour compagne;au grand étonnement de toute la Ville. Après cette troiſiéme alliance, la bellemere & la ſœur mirent tout en œuvre pour me rendre odieuſe aux yeux de mon pere, qui naturellement étoit rempli de tendreſſe pour moi. Pour le mieux tromper, on

ſuppoſa des Lettres de galanterie ; & même de pluſieurs perſonnes, qui tendoient à me faire regarder comme une perſonne qui avoit déja conſommé de différentes manieres l'œuvre de la plus noire & de la plus honteuſe infamie, (tu peux juger, mon cher fils, ſi j'étois innocente.) Il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à me mettre dans un Couvent : mon pere en épouſant ma mere étoit déja ſon plus proche & unique héritier ; en cela ma ſœur y trouvoit ſon compte, en réuniſſant ſur ſa tête les biens de toute la maiſon. J'eus beau faire ; plaintes, repréſentations, gémiſſemens, larmes, tout fut inutile. Me voyant ainſi accablée ſous le poids d'une auſſi cruelle tyrannie, j'allai voir un Avocat ami de mon pere parfaitement honnête homme, qui me conſeilla d'aller au Couvent ; mais avant de partir de faire proteſtation chez un Notaire de la

violence qu'on me faiſoit, ne me ſentant aucune vocation pour l'état que j'embraſſois, afin de m'en ſervir au beſoin pour me faire relever de mes vœux. Il ſigna lui-même l'Acte, avec pluſieurs autres perſonnes reſpectables & dignes de foi. Ma ſœur en me témoignant le regret qu'elle avoit d'être ſéparée de moi, répandit pluſieurs fois des larmes que je crus ſi peu diſſimulées, que je ne pûs m'empêcher d'y répondre avec des ſentimens d'une tendreſſe cordiale & ſincere; vû qu'à l'occaſion du Couvent elle avoit toujours affecté de prendre mon parti, & de faire retomber cette réſolution uniquement ſur mon pere, qui, diſoit-elle, avoit apparemment des vûës que nous ne comprenions pas; qu'elle appréhendoit continuellement de ſubir le même ſort que moi; mais qu'elle ſeroit toujours plus charmée de me rejoindre, que de reſter dans le

monde où il n'y avoit que fourberie & duplicité. J'allai donc à l'Abbaye, poursuivit Madame de Bellevaux en souriant, où vous m'avez vûe ; ma sœur attendoit avec une impatience extrême que j'eusse prononcé mes vœux, pour faire le mariage qu'elle conclut avec son Cavalier huit jours après. Ma dot à laquelle on ajouta une pension de quatre cens livres, fut très-considérable. On fit beaucoup de présens à la maison, où je trouvai tant d'agrémens, qu'à la contrainte près, & au regret de me voir privée malgré moi de si grands avantages, j'oubliai bientôt les charmes que je m'étois imaginé qu'on pouvoit goûter dans le monde. Ma douceur naturelle, & la bonté de mon caractere qui se remarquoit dans toutes mes actions, m'attira les bonnes graces de l'Abbesse, l'estime, l'amitié & les suffrages des Religieuses ; ce qui me fit avancer en

si peu de tems, qu'à l'âge de vingt-quatre ans on me fit Sous-Prieure ; dignité que j'exerçois à votre arrivée depuis trois mois. Ma sœur perdit son mari au bout de six ans, qui ne lui laissa qu'une petite fille âgée de quatre ans. Elle étoit en grande relation avec M. de Beaulieu, Major d'un Régiment de Dragons mon parent, qui pour quelque incommodité s'étoit retiré du service depuis peu. Il avoit de sa femme, que la mort venoit de lui enlever, un fils âgé d'onze à douze ans, & une fille nommée Mademoiselle de Beaulieu, qu'il avoit fait enfermer quelque tems avant que je partisse pour le Couvent, après qu'elle fut accouchée de la petite Angélique, dont vous fûtes le libérateur. Ayant perdu sa mere, de la bonté de laquelle elle avoit toujours esperé sa liberté, elle prit le parti de se sauver, & d'enlever adroitement sa petite fille qu'on

élevoit chez un Artiſan où elle étoit en penſion, en s'abandonnant entiérement à la Providence. Ma ſœur qui ſans être belle, avoit un eſprit & une intrigue capable de tout entreprendre, voyoit fréquemment M. de Beaulieu, & trouva le ſecret de ſe faire demander en mariage par cet Officier en lui faiſant enviſager l'avantage qu'il faciliteroit à ſon fils par la double alliance qu'on en devoit naturellement attendre avec ma petite niéce. Quoique M. de Beaulieu n'eût pas plus de deux mille livres de rente, elle avoit ſes raiſons pour rechercher cet hymen, parce que ce nouvel époux qui n'étoit mon parent qu'au quatriéme degré, ſe trouvoit néanmoins mon plus proche héritier après mon pere, par la mort de mon couſin iſſu de germain dont ma ſœur avoit eu grand ſoin de lui ôter la connoiſſance avant leur mariage ; ce qui lui avoit été

d'autant plus aiſé que ce parent étoit très-éloigné de notre Ville. Par ce moyen elle ſe voyoit à l'abri de toutes les chicannes qu'on auroit pû lui faire dans la ſuite en faveur de la ligne maſculine, qui ſuivant quelques anciennes ſubſtitutions ſe trouvoit beaucoup favoriſée au préjudice des filles, ſur l'état des biens dont elle avoit déja la poſſeſſion par la mort de ma mere. Ils venoient de conſommer leur mariage, lorſqu'elle m'écrivit une Lettre fort obligeante pour m'en donner avis & ſe recommander à mes bonnes prieres, ajoutant ſur la fin de ſa Lettre, que Mademoiſelle de Beaulieu, qui ſuivant les avis que l'on avoit eus s'étoit retirée dans mon voiſinage, devoit être arrêtée par les ordres de ſon pere, & conduite avec ſa petite fille dans une maiſon; qu'en conſéquence elle eſperoit de cette pieté & de cette charité qui me faiſoit

admirer & reſpecter de tout le monde, que je voudrois bien prier Madame l'Abbeſſe de concourir avec eux à cette bonne œuvre, & de retenir ces deux perſonnes en ſureté, afin de parer un ſcandale qui faiſoit tort à la Religion & deshonoroit la famille; ne doutant pas même que ſi je pouvois les découvrir, je ne donnaſſe les mains à cette exécution, qui m'attireroit infailliblement les bénédictions du Ciel... Ce fut alors, méchant, que vous parûtes ſur la ſcene pour renverſer tous nos projets, en ſauvant cette pauvre innocente qui m'a tiré ſouvent des larmes de repentir, de ce que j'avois eu deſſein de faire contre ſa liberté. Je reçus quelque tems après la viſite de M. de Beaulieu, à qui je confiai votre avanture, lequel s'étant informé de vous, me dit qu'il vous connoiſſoit pour vous avoir vû dans l'enfance chez Monſieur votre pere, & que

même vous lui étiez allié.

Deux ans après ayant appris la mort de mon pere, je fis aussi-tôt signifier mes protestations à l'Abbesse; j'obtins une dispense de Rome, & étant sortie au grand regret de toute la maison, je me rendis au pays pour répéter mes droits. A mon arrivée je trouvai non pas une sœur, mais une furie d'enfer, qui vomit contre moi toutes les indignités dont peut être capable une méchante femme. Mais M. de Beaulieu qui est un très-honnête homme me fit meilleur accueil, & par accommodement je lui ai cedé la terre de feu mon pere, à condition que si ma niéce venoit à mourir, elle retourneroit à son fils & successivement à Mademoiselle de Beaulieu sa fille, m'en tenant à la succession de ma mere qui me rapporte dix mille livres de rente, sans compter plus de vingt mille écus d'argent comptant qui me restent

de quelques héritages dispersés, dont j'ai vendu une partie & réuni l'autre par échange sur un même territoire, afin d'avoir moins d'embarras. Il me reste de plus le Fief de Bellevaux, que j'ai abandonné à l'Oeuvre & Fabrique d'une Eglise moyennant quatre cens livres de rente perpétuelle & non rachetable que je me suis réservée, dont je porte le nom, que vous prendrez aussi pour l'amour de moi en partageant la moitié de mes biens. J'ai été cinq ans entiers occupée à toutes ces opérations; pendant ce tems M. de Beaulieu a perdu son fils & ma sœur sa fille. Il y a un an que je suis à Paris où je me suis retirée, tant pour éviter d'entendre les discours qu'on tenoit sur mon compte, que par l'espérance de vous retrouver. On me manda derniérement que Mademoiselle de Beaulieu qui avoit été enfermée de nouveau, s'étant retirée chez une tante, venoit

de rentrer chez ſon pere ; pour la petite Angélique je n'en ai pas eu de nouvelles.

Je remerciai Madame de Bellevaux dans les termes les plus ſenſibles & les plus reconnoiſſans qu'il me fut poſſible, en lui témoignant que ſi j'étois bon connoiſſeur, je jugeois qu'elle devoit plûtôt ſe nommer Mademoiſelle que Madame. Elle me répondit qu'à la verité elle étoit fille, mais qu'elle s'étoit fait paſſer pour veuve afin d'ôter tout ſujet de parler ; ce qui lui étoit fort aiſé, à cauſe du petit nombre de connoiſſances auquel elle s'étoit bornée. Je payai ſur le champ ſa généroſité de quelques careſſes les plus affectueuſes que me pouvoit procurer l'amour que j'avois pour cette aimable perſonne, & la quittai enſuite, avec promeſſe de la venir voir tous les jours, & de manger avec elle autant que la bienſéance pourroit le permettre, en attendant que

que nous priſſions les meſures convenables pour nous marier.

Quelques jours après, étant au Luxembourg aſſis ſur le gazon, un livre à la main, une compagnie de Dames vint ſe placer à une petite diſtance de l'endroit où j'étois ſeul ſelon ma coutume ordinaire. Dans cette compagnie étoit une Demoiſelle, qui me regarda avec une attention, qui me fit penſer, ou qu'elle me connoiſſoit, ou qu'elle étoit paſſionnément amoureuſe. J'étois trop galant pour ne pas répondre à cette courtoiſie ; auſſi quand elle s'en alla, je la ſuivis juſques à ſon logis, qui n'étoit pas éloigné de cette Maiſon Royale. Ce jour étoit un Dimanche, que je devois attendre Roſe ; mais elle m'avoit mandé, qu'elle ne pourroit me voir que le lendemain, jour auquel je paſſai le matin devant la porte de ma nouvelle inconnuë pour marquer les logis. Je

la vis dans une grande boutique de Marchand Mercier, & après l'avoir reconnuë trois ou quatre fois de la même maniere, je profitai d'un moment qu'elle étoit ſeule pour entrer dans ſa boutique. Elle me demanda d'abord ce qu'il y avoit pour mon ſervice; je lui dis : Mademoiſelle , je n'en ſçais rien : je ſçais cependant que j'ai envie d'acheter quelque marchandiſe chez vous; mais à vous parler franchement, je ſuis fort embarraſſé de vous dire ce que c'eſt.... Je vous acheterai vous-même ſi vous voulez. Je ne ſuis pas à vendre, Monſieur, répondit cette belle... Eh-bien, Mademoiſelle, donnez-vous, ou du moins donnez-moi votre cœur, & parole d'honneur, je vous tiens quitte du reſte. J'ai ſans doute mérité ce compliment, interrompit la Demoiſelle, en vous regardant un peu trop inconſidérement Dimanche dernier

au Luxembourg; mais j'espere que vous excuserez volontiers cette faute, quand je vous aurai déclaré que j'ai cru vous connoître, en quoi je ne me suis pas trompée. Vous vous souvenez de l'Abbaye de *** Vous n'avez pas oublié Madame la Sous-Prieure. .. Vous ne parlez point, repartis-je, de notre chere Sœur S. Benoît. Je vous le laissois, dit-elle, à deviner... Quelle fut ma surprise de retrouver Mademoiselle de Chevry ! Je fus frappé comme d'un coup de foudre, & j'en sentis dans le moment toutes les conséquences; mais il n'y avoit pas à reculer: elle me conta en peu de mots, qu'ayant perdu son pere & sa mere, qui étoient morts de chagrin par la perte de tout leur bien, pour s'être rendus cautions d'une personne de leurs amis, sa tante, épouse de ce Marchand, l'avoit fait venir auprès d'elle, qui n'avoit point d'enfans,

& qu'ayant fait un don mutuel, il y avoit lieu de croire, que suivant la loi de nature, devant survivre à son mari, elle seroit en état de lui faire un parti fort avantageux. Mais ce qu'il y a de sûr, ajoûta-t'elle, c'est que je n'ai qu'à dire oüi; il y a cent mille livres comptant pour épouser un jeune Marchand très-riche, dont je ne veux pas entendre parler, par la raison que son humeur & son peu de délicatesse ne me conviennent nullement, joint à ce qu'il est un libertin, même grossier. Puis en achevant son discours : Puisque vous n'avez pas tenu en Province la parole que vous m'aviez donnée de me venir voir ; je veux aller chez vous m'en vanger : donnez-moi votre adresse, je vous apprendrai des nouvellles aussi surprenantes, qu'agréables pour vous. Je donnai généreusement mon adresse à Mademoiselle de Chevry, qui deux

ours après m'honora de ſa viſite un beau matin à huit heures, que j'étois encore au lit. Elle commença d'abord par plaiſanter; & faiſant tomber la converſation ſur le Couvent, elle me dit que je n'étois pas là ſi bien qu'avec Madame la Sous-Prieure, dont elle m'annonça la ſortie avec quelques circonſtances, que je ſçavois mieux qu'elle. Mais moi qui n'étois plus écolier, je lui fis ſentir bien vite que je ſçavois reconnoître noblement une viſite auſſi gracieuſe. Auſſi la pauvre fille en penſa pâmer & mourir de douleur & d'amour....

Loin de ralentir mes feux, je devins plus paſſionné que jamais. Peu de jours après j'entrai chez un Pâtiſſier, dont j'avois déja remarqué la fille, qui m'avoit frappé. Je la trouvai fondante en larmes; & 'ayant approchée pour lui payer quelques petits pâtés, je lui deman-

dai le ſujet de ſa triſteſſe avec un air de candeur ſi affable & ſi touchant, qu'elle me dit avec confiance, qu'un jeune Abbé, qui lui avoit fait des propoſitions de mariage, venoit de retourner en Province par ordre de ſes parens, pour faire ſon Séminaire, & que ce déſaſtre pourroit la réduire au point d'épouſer un marpaut de ſa profeſſion, qu'elle n'aimoit point. J'irai, ajoûta-t'elle, plûtôt mourir à l'Hôpital, que de jamais conſentir à cette alliance. La dolente pucelle n'étoit pas mal tombée. Elle ne manqua pas de conſolation, & dans une demie-heure de converſation, où j'étalai tous les plus beaux traits de ma Réthorique, je la perſuadai ſi bien, qu'elle conſentit à un rendez-vous; de-là l'ayant conduite chez moi dans un caroſſe, que j'avois apoſté pour cet effet, je la délivrai généreuſement d'un fardeau, qui quoique peſant,

désiroït néanmoins quelque serviteur plus honnête qu'un Pâtissier: je n'ai de mes jours vû une peau si fine, si blanche & si enchantée. Les douceurs qu'elle me procura me rendirenr furieux...

Une Boulangere de la même finesse & de la même délicatesse, subit le même sort en moins de huit jours de négociation... Passant ensuite dans une ruë, j'apperçus un jeune tendron de pareille espéce, qui étant allé conduire sa sœur, l'embrassoit pour lui dire adieu: je la suivis jusques chez une Lingere où elle demeuroit; en six jours d'attaque, je me rendis maître de la place... Suivit de près une jeune Epiciere, brune, piquante, & d'un tein le plus fin qu'on puisse imaginer... Bientôt après une jeune Bouchere, blanche comme un lys... Puis une Chaircuitiere, qui en achetant un morceau de salé, que je voulus aller chercher moi-

même, malgré le garçon d'un Cabaret, où j'étois pour déjeûner avec un de mes amis, ne put s'empêcher de me dire qu'elle m'avoit vû & obſervé pluſieurs fois prendre toujours la même place dans une Egliſe où elle alloit à la Meſſe. Ç'en fut aſſez ; le fort fut attaqué & rendu en quatre jours... Enfin une jeune Caffetiere couronna l'œuvre, qui touchée des billets doux que je lui donnois en cachette vint agréablement me ſurprendre, lorſque je m'y attendois le moins, & me dit pour toute excuſe, que mes expreſſions étoient trop tendres ; qu'elle comptoit trop ſur ma ſincérité pour me croire capable de la tromper : elle fut ainſi écrite ſur mon Catalogue, de ſorte qu'en deux mois de tems en voilà dix de bon compte.

Il eſt inconcevable avec quelle fureur, & quelle rapidité je me portois à convoiter toutes les belles

qui

qui se présentoient à mes yeux. Semblable au Milan, qui poursuivant les timides Colombes, tuë tout ce qui se rencontre sous ses serres impitoyables, & vient ensuite se reposer au milieu de sa proye : ou comme l'Abeille, qui vole sur une fleur, passe sur une autre, la pique de son aiguillon, suce la liqueur odoriferante, & va dormir sur le miel qu'elle a fabriqué.

Cependant toutes mes poulettes venoient me rendre visite chacune à leur tour : quelquefois même à peine l'une étoit sortie, que l'autre entroit ; outre que je ne manquois pas un jour de faire ma cour à Madame de Bellevaux, comme je lui avois promis. Un jour elles se trouverent trois en même-tems. Par bonheur j'avois changé de logement, & occupois alors quatre pieces, dans lesquelles je les séparai adroitement. Je fus em-

barrassé; mais à la faveur du tems & de mes discours, je fis si bien, qu'elles s'en retournerent contentes.

Ce jeu charmant auroit pû se continuer, sans les pressantes sollicitations qu'on employa pour en venir à une conclusion. Rose se croyoit enceinte. Madame de Bellevaux ne disoit pas ce qu'elle en pensoit. Mademoiselle de Chévry baissoit l'oreille ; & la Pâtissiere paroissoit branler au manche. Tout cela me jettoit dans un embarras inexprimable. J'eus honte de moi-même, & confus d'un aussi prodigieux abbatis, je songeois à me déterminer à quelque parti ; mais lequel prendre ? L'honneur, la réputation, le danger inévitable de tant d'aimables personnes qui m'avoient accordé leurs premieres faveurs, & qui m'aimoient sincérement ; toutes ces considerations me faisoient trembler. Mes senti-

mens à moi-même me reprochoient d'avance l'injuſtice du monde la plus criante & la plus affreuſe ; je balançois, je voulois, je ne voulois pas : pour toute concluſion je ne pus jamais me réſoudre d'en abandonner aucune. Voici l'expédient dont je jugeai à propos de me ſervir dans une conjonćture auſſi critique.

Je leur donnai moi-même à chacune un billet circulaire, par lequel je les invitois de ſe trouver au jour marqué à deux heures après-midi chez moi, pour affaire de la derniere importance, qui les regardoit perſonnellement. Elles étoient au nombre de huit ; ſçavoir, Roſe, la Patiſſiere, la Boulangere, la Lingere, l'Epiciere, la Bouchere, la Chaircuitiere, & la Caffetiere. J'eus ſoin de préparer enſuite une ample colation, conſiſtant en pâtés, langues & autres mêts qui ſe mangent froids, avec des confitu-

res & autres friandiſes, que l'on ſert ordinairement aux Dames, & bonne proviſion d'excellent vin de Champagne. Auſſi-tôt qu'elles furent aſſemblées dans la ſalle du Feſtin, la porte fermée, le goûté ſervi, je les fis aſſeoir toutes, & moi au milieu, ayant ſur la table deux piſtolets, qui à la vérité n'étoient pas chargés; & je leur tins ce diſcours.

» Je vous invite ici, Meſdemoi-
» ſelles, non avec les ſentimens
» d'un aſſaſſin, comme ce ſpecta-
» cle ſemble vous l'indiquer, mais
» avec le cœur d'un Amant ſincé-
» re & d'un vrai mari. C'eſt pour
» vous confeſſer que je ſuis le plus
» malheureux de tous les malheu-
» reux. Vous ſçavez ce qui s'eſt
» paſſé, & les douces faveurs que
» j'ai reçues de vous, dont le ſou-
» venir, auſſi agréable qu'il eſt en
» même-tems amer pour moi, cau-
» ſe dans mon ame une confuſion

» mêlée de douleur & de joie, qui
» m'ôtant le repos, me forcent de
» prendre aujourd'hui dans votre
» conseil le parti que vous aurez
» décidé, & de subir la loi que vous
» jugerez à propos de m'imposer.
» D'autres moins sensibles à votre
» honneur, & moins délicats sur la
» connoissance de votre mérite &
» de vos charmes, auroient peut-
» être suivi une autre voye, &
» contens de vous avoir volé ce
» que vous avez de plus beau &
» de plus précieux, vous auroient
» abandonnées à un repentir éternel
» de votre noble & généreuse fa-
» cilité. Eloigné de cette pensée,
» mes aimables & tendres enfans,
» je vous ai aimé, & je vous aime
» encore, vous protestant que je
» suis prêt de vous épouser toutes,
» si c'est votre volonté. Si au con-
» traire méprisant ma foiblesse,
» vous me condamnez à un éter-
» nel oubli, je ne cesserai néan-

» moins de partager avec vous l'in-
» dignation que vous aurez juste-
» ment conçuë contre ma trom-
» peuse & criminelle passion. Sou-
» venez-vous au moins que je se-
» rai toute ma vie disposé à prodi-
» guer mon bien, mon sang, &
» tout ce qui m'appartient, dans
» toutes les occasions où vous me
» commanderez de vous servir.

A peine eus-je fini, que chacune prit un mouchoir pour se couvrir, & recevoir les larmes que je voyois couler avec abondance de tous les côtés. Semblables aux Nymphes de la mer, lorsque Neptune, libre des soins de son vaste Empire, conduit seul son char sur l'onde calmée, & prenant sa route vers les côtes de Cythere, il s'arrête... frappe le rocher de son Trident.... A ce signal paroît la troupe amoureuse, & du même tems saisissant un voile de neige, dont elles essuyent leurs paupieres

mouillées, présente un visage de rose aux regards favorables de ce Dieu. Ou comme les filles de maison, qui redoublent leurs pleurs & leurs gémissemens cachés à la vûë d'un Tuteur, qui vient les gouverner en la place d'un tendre pere, que la mort leur a enlevé. Telles étoient mes cheres & larmoyantes maîtresses....

On gardoit un profond silence, lorsque l'incomparable Rose me portant la parole, dit : Monsieur le Cocq (car c'est à bon droit que vous devez maintenant porter ce nom) retirez d'abord ces armes, que l'Amour ne vous a pas données pour remporter une aussi ample victoire sur nos cœurs. Nous ne sommes point des Amazones ; personne ne le sçait si bien que vous : d'ailleurs, si tous nos efforts n'ont pû tenir contre une seule fléche, quelle résistance attendez-vous après une semblable défaite pour

implorer le ſecours de Mars. Le mal eſt ſans remède ; mais tâchons de ſauver les apparences. Le diſcours que vous avez prononcé, & la conduite que vous faites paroître, ſont une preuve autentique de votre diſcrétion... Allons, mes cheres Sœurs, contre fortune bon cœur ; vengeons-nous du moins ſur cette colation : bûvons à la ſanté du Cocq, en attendant que nous prenions conſeil pour le reſte. Cette conſtante & admirable fermeté de Roſe excita un mélange confus de ris, de larmes réitérées, de plaiſanteries, de ſoupirs, d'agréables ſouvenirs, de joie, de triſteſſe, d'embarras pour la ſuite, d'eſpoir & de conſolation, qui occupa pendant toute la ſéance, qui fut enfin terminée par cette délibération :

Que eu égard aux difficultés inſurmontables, qui ſe rencontreroient, & au nouveau péril, où

quelques-unes avoient décidé qu'elles seroient exposées, si je prenois le parti de les épouser toutes, il falloit tirer au sort pour connoître celle que je prendrois pour ma femme. Quant aux autres, celles qui se trouveroient enceintes, je fournirois à toutes les dépenses nécessaires pour couvrir leur honneur, & me chargerois des enfans, aux soins, à l'éducation, & même à l'établissement desquels ma femme se porteroit cordialement, & avec la même affection que si c'étoit les siens propres; le tout à proportion de nos facultés, en leur donnant à chacun la moitié moins qu'aux enfans légitimes. Promettant en outre que dans toutes les occasions où nous en serions requis, nous leur rendrions les services, qui dépendroient de nous, comme si c'étoient nos propres Sœurs & bien aimées. Que si ma femme venoit à mourir, celles

d'entre elles qui ne feroient pas mariées, je les épouferois fucceffivement fuivant la date de jouiffance, dont à chacune d'elles fut délivrée une note par écrit pour la repréfenter au befoin.... Le fort tomba fur Rofe, qui les embraffa toutes, en les appellant fes cheres Sœurs; elles m'embrafferent auffi, après quoi nous nous féparâmes fans que rien parût.

Les trois dernieres en datte prirent le parti de fe marier bien vite. La Chaircuitiere ayant appris qu'un jeune Marchand nouvellement établi follicitoit une entreprife pour habiller un Régiment, lui fit fçavoir adroitement qu'elle feroit en état de lui rendre ce fervice. Il alla la voir, & la trouvant de fon gout, il la demanda en mariage à fa mere : elle me vint annoncer cette nouvelle, & à l'inftant je partis pour demander cette grace au Miniftre, que j'obtins en

vingt-quatre heures; & je les mariai peu de jours après. La Bouchere étoit courtisée par un jeune petit-maître, joueur de profession, qui ne me convenoit pas, mon avis étant qu'elle épousât un Maître-d'Hôtel déja à son aise, que j'étois sur le point de placer. Elle persista à vouloir son petit ferluquet, à qui, pour l'amour d'elle, je fis donner un bon Emploi, qu'il ne garda pas long-tems; il la rendit malheureuse pendant quatre ans, qu'il fut avec elle, lui ayant laissé pour tout héritage trois enfans, dont le premier étoit de moi, lesquels moururent dans leur enfance. La Caffetiere, plus prudente, & qui connoissoit la solidité & la droiture de mes conseils, me parla d'un Clerc de Procureur, garçon fort sage, & très-rangé, mais qui n'avoit que son talent. Ayant eu un entretien avec lui, dont elle me donna l'occasion, je lui dis qu'il

n'y avoit point à hésiter ; c'est pourquoi j'obtins un autre Emploi, & les fis marier comme parent de la Demoiselle, à qui il fit une fortune assez considérable par sa bonne conduite, ayant laissé en mourant près de neuf mille livres de rente.

Rose, le lendemain de la cérémonie du goûté, ne manqua pas de venir rendre visite à son cher mari. Comme elle avoit chez moi la meilleure partie de ses effets, elle se mit en devoir de changer de chemise. Elle étoit en face d'un miroir, ce qui me fit appercevoir quelque chose de semblable à un signe. Lui ayant demandé ce que c'étoit, elle me répondit, que la nature prévoyant toutes les infortunes qui devoient l'accompagner, lui avoit donné cette marque pour la faire reconnoître au besoin, malgré l'artifice de ses ennemis. Vous me rappellez à ce sujet, lui dis.

je, une avanture, qui m'arriva il y a huit ans étant en Réthorique. J'arrachai des mains de trois malheureux une jeune personne, qu'ils avoient dessein d'enlever. Elle portoit un signe dans un endroit qui ne se voit pas communément: je ne sçais comment est le vôtre; mais celui-là étoit d'une espéce assez singuliere. C'étoit une étoile de couleur pourpre. La nature vouloit sans doute aussi pourvoir à la conservation de cette innocente infortunée. Rose m'interrompant, & pour récompense, Monsieur, vous eûtes la gloire, une rôtie au sucre, avec une cornette sur la tête... Voyez présentement si c'est là votre étoile... O ciel, m'écriai-je à l'instant, c'est Angelique! C'est ma chere Angelique!.. C'est mon cher Liberateur...

Il faudroit ici l'éloquence de Démosthéne & de Ciceron pour exprimer au naturel la joie, les trans-

ports, les caresses & les baisers que nous nous donnâmes réciproquement. ... Il est étonnant, lui disje, mon cher petit cœur, que je n'aye pas reconnu plûtôt l'objet unique de mes vœux; je n'aurois jamais éprouvé les embarras où je me trouve aujourd'hui. (En effet, j'ai toujours respecté mes maîtresses, ou mes femmes, même au milieu de mes plus tendres caresses; du moins la curiosité n'usoit de ses droits qu'avec la plus modeste délicatesse.)

Je racontai ensuite à Angelique ce qui s'étoit passé à l'Abbaye, & ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation, à quoi elle ajoûta: Pour moi ayant passé le tems dans une affreuse obscurité, je n'ai presque rien à vous dire de plus que ce que vous avez entendu à l'Arsenal, si ce n'est que le désespoir où vous me vîtes, & la répugnance extrême que j'avois d'aller au Cou-

vent, étoit fondée sur la crainte où j'étois d'être reconnuë par Madame la Sous-Prieure, votre illustre compagne, qui suivant le témoignage de ma mere, ne nous étoit pas favorable. M'ayant louée depuis sur la résolution que j'avois prise, elle m'assura que, si l'on m'eût menée dans cette maison, j'étois séparée d'elle pour toujours. Pour ce qui me regarde personnellement, comme elle est fort cachée, & continuellement rêveuse, tout ce que j'ai pû tirer d'elle, c'est que je suis fille d'un Duc, qui selon toutes les apparences, est marié, ce qui me fait douter de ma légitimité. . . Mais, mon cher Cocq, légitime ou non, je suis inséparable de vous à jamais. . .

Ce n'est pas tout; quoique trois de mes poulèttes soient déja mariées, voilà bien d'autres embarras. Angelique qui étoit grosse de trois mois, me pressoit continuellement

de l'épouser. Madame de Bellevaux & Mademoiselle de Chevry faisoient les mêmes instances pour la même raison : cela me jetta dans une mélancolie affreuse. Angelique s'en étant apperçuë, voulut en sçavoir la raison. N'y auroit-il point, disoit-elle, encore quelque anguille sous roche ? Je fus obligé de lui confesser tout. Alors ayant réfléchi un moment, & prenant son parti en vraie héroïne, telle qu'elle étoit : Tu n'es pas en état, mon pauvre Cocq, dit-elle en m'embrassant, de rien entreprendre en cette conjoncture. Je vais de ce pas trouver ces deux aimables dépucelées, composer avec elles, & te rendre ensuite un compte exact de ma négociation.

S'étant donc fait annoncer chez Madame de Bellevaux, bien parée, avec un carosse de Remise & deux laquais à sa suite, après le compliment ordinaire, elle pria cette Dame

Dame d'envoyer chercher Mademoiſelle de Chévry, avec laquelle elle avoit renouvellé connoiſſance depuis peu. Auſſi tôt qu'elle fut arrivée, Angélique leur parla en ces termes : Je viens ici, Meſdames, vous déclarer que je ſuis en poſſeſſion de votre amant, avant même qu'il eût l'honneur de vous connoître, à l'Abbaye de... où il reſta ſix jours en ma place. Je ſuis Angélique : ce n'eſt pas à vous qu'il a manqué de fidelité, c'eſt à moi-même ; cependant je le connois galant homme, & moi qui ſuis eſclave de ſes ſentimens, j'ai trop d'honneur pour vous en laiſſer au terme où vous êtes. Nous ſommes enceintes toutes les trois des dignes œuvres de ce charmant Cocq que je nomme ainſi. Je veux bien partager avec vous l'hymen que nous allons contracter : il peut nous épouſer en ſecret, & je céde encore à Madame de Bellevaux

la prérogative de passer publiquement pour la Sultane, à condition toutefois que je serai mariée la premiere, & que si le Ciel dispose d'elle avant nous, je prendrai sa place, ensuite Mademoiselle de Chévry... Les larmes ne manquérent pas de succéder à ce discours; mais Angélique poursuivant: Ces pleurs, Mesdames, sont inutiles; décidez promptement : l'affaire est importante & les momens sont précieux... Du reste il sera facile de prendre les arrangémens convenables pour notre societé... Après quelques contestations & plusieurs autres réfléxions, sur lesquelles Angélique les satisfit en leur répondant de me faire consentir à tout ce qu'elles pourroient désirer, elles tombérent d'accord, & acceptérent la proposition. Madame de Bellevaux qui étoit le meilleur caractere du monde & n'aimoit que la paix, souscrivit à tout sans peine, ne se sou-

ciant de rien, disoit-elle, pourvû qu'elle eût la douce consolation de m'appartenir. Elle remercia Angélique de sa générosité, lui témoignant même qu'elle avoit peine à lui enlever un droit qui lui appartenoit si légitimement ; avec protestation qu'elle n'y auroit jamais consenti si elle eût été plus jeune: Angélique lui répondit : cela est fâcheux pour moi, Madame, il est vrai ; mais j'ai toujours les gands. Ah ! ma chere Angélique, repliqua Madame de Bellevaux, je croyois les avoir... il falloit qu'il y en eût trois paires, ajouta Mademoiselle de Chévry ; car je comptois en avoir une bonne...

Angélique étant venuë me donner avis aussi-tôt de ce qui s'étoit passé, je me disposai à les épouser incessamment.

Les mesures étant prises pour faire la cérémonie le même jour, mon intention étant telle, afin

d'obvier aux inconvéniens qui pourroient arriver dans la ſuite, il arriva un contre-tems qui retarda les choſes de plus d'un mois. L'oncle de Mademoiſelle de Chévry ayant reconnu ſa groſſeſſe, l'avoit fait enfermer dans un Couvent : c'étoit un de ces dévots qui vont toujours prêchant . . . J'allai le voir, & après avoir exercé ma patience par un ſermon de plus d'une heure, malgré les remontrances que je pûs lui faire, il perſiſta dans ſa concluſion : c'étoit qu'en conſcience ſa niéce ne pouvoit quitter la retraite que ſa faute avoit méritée, où il prétendit me prouver par une citation ennuyeuſe de paſſages de l'Ecriture qui n'avoient aucun rapport à la queſtion, qu'elle devoit faire pénitence le reſte de ſa vie. Il m'étoit facile d'avoir un ordre pour la faire ſortir ; mais l'embarras étoit que ne pouvant l'épouſer publiquement, j'aurois de la peine à trouver un

prétexte raisonnable: je résolus donc de recourir aux menaces. Le bon homme n'ignoroit pas le crédit que j'avois, lui en ayant déja donné des preuves par l'avancement de mes affaires, dont je lui rendois compte dans les visites que je faisois à Mademoiselle de Chévry. Il sçavoit même que j'étois porteur alors d'une ordonnance de soixante mille livres pour une entreprise que je devois faire. Je lui signifiai donc, que puisqu'il ne vouloit pas se rendre ni à mes soumissions, ni à mes prieres, j'allois prendre une résolution, quoique malgré moi, qui me mettroit non seulement en état d'avoir par force ce qu'il refusoit de m'accorder de bonne amitié; mais qu'il pourroit encore avoir lieu de se repentir long-tems de la démarche qu'il m'obligeoit de faire. Les gens de cette étoffe sont ordinairement timides. Sa femme se joignit à moi: nous lui fîmes des

ſupplications, des careſſes ; enfin il conſentit au mariage à condition qu'il ne donneroit rien : je paſſai ſans difficulté ſur cet article, n'étant pas en peine d'en avoir raiſon dans la ſuite. De lui-même il voulut que le mariage ſe fît la nuit, & qu'il demeurât caché tant qu'il vivroit ; ce qu'on lui promit d'autant plus volontiers, que rien ne cadroit mieux à nos affaires. Le jour fut donc indiqué, & la Demoiſelle ſortit.

Sur ces entrefaites les quatre qui étoient reſtées de la cérémonie du goûté, & qui venoient de tems en tems me voir & prendre part au gâteau, m'expoſérent chacune en particulier l'état déplorable où elles ſe trouvoient à cauſe de leur groſſeſſe. Voyant que la poligamie m'étoit devenuë une loi de néceſſité, je penſai qu'il valoit autant en épouſer ſept que trois. Je commençai par déclarer mes intentions aux

parens, les fiancer, & donner mes ordres précis pour l'heure & le moment que chacun devoit se tenir prêt. A une heure après minuit j'épousai Angélique, à deux heures Madame de Bellevaux, à trois Mademoiselle de Chévry, à quatre la Patissiere, à cinq la Boulangere, à six la Lingere, & à sept l'Epiciere; observant ainsi l'ordre de la conquête que j'en avois faite. Il ne fût pas nécessaire d'observer les cérémonies accoutumées, d'autant qu'elles avoient toutes leur contingent; les occupations que j'avois d'ailleurs me furent un prétexte raisonnable pour les quitter promptement. Je me contentai seulement de leur défendre à chacune en particulier de dire à personne l'heure que je les avois épousées, excepté Angélique en qui j'avois une confiance entiere, & qui me promit de ne rien révéler, bien contente d'avoir passé la premiere. Après cette

diligente tournée, comme j'avois annoncé à chaque Acte un voyage de deux jours, je m'en allai chez moi me repoſer & partis enſuite pour la campagne, après leur avoir aſſigné à toutes un rendez-vous où elles vinrent me trouver. Je leur fis promettre une amitié fraternelle & inviolable, leur déclarant que pour éviter toute conteſtation à l'avenir je les avois épouſées le même jour. Il fut reglé que chacune auroit ſa ſemaine, & que la Sultane auroit de plus tous les jours réguliérement avec moi une converſation particuliere d'une heure, ſans comprendre les momens qui concerneroient les affaires temporelles, où j'aurois une liberté entiere avec chacune d'entre-elles, remettant le tout à ma prudence & à mon équité.

Pour avoir la dot de Mademoiſelle de Chévry, je trouvai le moyen de faire introduire quelques marchandiſes

marchandises de contrebande dans la boutique de son oncle, & de le faire arrêter. Sa femme alla le trouver, & par mon conseil lui ayant représenté que je pouvois le tirer de ce pas , il répondit que si je lui rendois ce service, aussi-tôt que j'aurois l'ordre pour sa liberté, elle n'avoit qu'à me compter les cent mille livres qu'il m'avoit promis. L'affaire fut bientôt expediée, & le bon homme après m'avoir fait mille remercimens, me déclara qu'étant déja âgé, il avoit dessein de se retirer au moyen d'une pension de deux mille livres ; que je pouvois demeurer avec sa femme & sa niéce, nous demandant par grace de donner vingt mille livres à ses parens, après quoi nous pouvions disposer du reste dont il nous faisoit une donation ; qu'au surplus il ne croyoit point offenser sa conscience, attendu que Mademoiselle de Chévry lui étoit parente au même degré

que les autres, & qu'il devoit sa fortune à sa femme à qui il n'avoit rien apporté en mariage. Outre les cent mille livres pour la dot, nous trouvâmes encore plus de vingt mille écus tous frais faits. Les revenus furent mis en commun, & on convint que chacune transmettroit à ses enfans préalablement ce qu'elle auroit apporté. Nous logeâmes tous dans la même maison. Mademoiselle de Chévry eut son appartement à côté de sa tante, & passoit pour fille. La Lingere qui étoit de la Province, logeoit à côté d'Angélique & passoit pour sa cousine ; la Patissiere & l'Epiciere qui n'avoient que leurs meres, logérent avec elles ; & la Boulangere fut regardée comme une parente de Madame de Bellevaux, dont elle prenoit soin. Nous disposâmes ainsi les choses de façon que ni voisins, ni domestiques ne se sont jamais apperçus de rien.

Quand ces Dames avoient besoin de faire leurs couches, on alloit à la maison de campagne, avec une des meres & une femme de chambre affidée, laquelle étoit de ma Province & entiérement dévouée à nos interêts. Tous les ans j'avois sept, huit & neuf enfans; cela n'a jamais passé dix.

Deux mois après nos mariages, arriva la mere d'Angélique, qui nous annonça que par la mort de son pere elle étoit en possession des biens de sa famille. Ce fut une joie inexprimable dans toute la maison, & c'étoit à qui lui feroit le plus de caresses. Angélique qui avoit reçu de ses nouvelles, l'avoit déja prévenuë par une réponse sur son mariage, & lui avoit fait le détail de toutes les affaires.

Nous eûmes elle & moi un entretien particulier, dans lequel je lui exposai la nécessité où mon honneur & l'équité m'avoient mis

de prendre le parti auquel je m'é-tois déterminé ; en lui avouant qu'à la verité si j'eusse reconnu plûtôt Angélique, les charmes & les avantages de Madame de Bellevaux, qui étoit venuë exprès à Paris pour l'amour de moi, ne m'auroient pas empêché de me fixer à elle seule. Mademoiselle de Beaulieu fut satisfaite de mes raisons, & sur-tout de la bonne union qu'elle vit d'abord régner dans notre petit sérail ; ayant ensuite rejoint ensemble la compagnie, elle nous conta son histoire en peu de mots.

Histoire de Mlle de Beaulieu.

Il est inutile de vous faire le détail de ma naissance, ni de vous rapporter quantité de faits dont Madame de Bellevaux vous a déja donné la connoissance ; je me contenterai de vous dire que le fils de Monsieur D... Président au Par-

lement de Dijon (où je demeurois alors chez ma tante) Lieutenant de Dragons, me recherchoit en mariage : Madame de Bellevaux a connu le mérite de ce Cavalier. Son pere qui étoit veuf alors, dès la premiere visite qu'il me rendit, devint passionément amoureux de moi, & fut en ce moment le rival de son propre fils. Il n'y eut prieres ni remontrances qui pussent tenir contre la folie de ce vieillard : les dédains & les mépris que j'affectois de lui témoigner ne servirent qu'à allumer ses feux ; tellement que le fils ayant eu ordre de partir pour aller joindre son Régiment, & comptant bien ne revenir de long-tems, me fit consentir de le recevoir dans ma chambre à une heure après minuit, croyant par cet expédient trouver le secret d'éteindre la flamme de son pere.

Dans ce tems on tenoit les Etats

à Dijon, où étoit M. le Duc D....
L'heure du rendez-vous étant venuë, comme j'étois à la fenêtre, ce Seigneur paſſant, je l'appellai en lui demandant ſi c'étoit lui ; il ne manqua pas de répondre que oui. La nuit étoit obſcure ; je deſcendis, & ayant ouvert laporte, je l'introduiſis dans mon appartement ſans m'appercevoir de ce *quiproquo*. Voilà l'époque d'où Angélique tire ſon origine ; après la ſéance qui ne fut pas bien longue, je le reconduiſis, & comme je fermois la porte, j'entendis mon amant frapper à petit bruit. J'ouvris une ſeconde fois, & ne pûs m'empêcher de lui témoigner l'agréable ſurpriſe où j'étois de le revoir retourner ſi promptement ſur ſes pas ; ajoutant que le peu de tems qu'il venoit de reſter me faiſoit juger qu'il avoit oublié quelque careſſe, dont il faiſoit apparemment ſcrupule de me priver avant ſon départ...

Il me quitta brusquement sans dire un seul mot ; il partit le lendemain, & quatre mois après j'appris la nouvelle de sa mort. Je passai toute la nuit dans une inquiétude affreuse.... Quelques jours après étant dans une compagnie où ce Duc se trouva, ayant saisi le moment de me parler en particulier, il me demanda quel étoit cet aimable cavalier dont il avoit été assez heureux de prendre la place. Je rougis, & le quittant de honte & de dépit, il me retint, en me protestant que toute sa vie il me seroit inviolablement attaché. Il me demanda la permission de me revoir, que je ne pûs lui refuser eu égard à une conjoncture aussi fatale.

Ma grossesse ayant été déclarée plûtôt qu'on n'auroit dû s'en appercevoir, par l'indiscrétion d'une fille de chambre qui avoit été témoin des visites que me rendoit ce Duc, mon pere me fit enfermer

dans un Couvent, où je restai jusqu'au moment que je trouvai l'occasion de m'échapper. Je pris la route de Paris avec ma fille, à la faveur de la générosité de Monsieur & de Madame sa mere, qui me donna pour faire mon voyage. Lorsque je fus arrivée, le Duc étoit à sa terre, au retour de laquelle il fut envoyé en ambassade. Après l'avoir attendu deux ans, ne sçachant de quel côté donner de la tête, je pris la résolution de retourner en Province chez une tante à qui j'avois écrit, où je fus arrêtée de nouveau & remise en captivité, dont je n'ai été délivrée qu'à la derniere maladie de mon pere, quelque tems avant sa mort.

Quoique je fusse en ménage, comme mon mariage n'étoit pas encore déclaré, à cause de quelques arrangemens que nous avions jugé à propos de prendre auparavant, Madame de Bellevaux qui

m'aimoit de tout ſon cœur, jugeant par le mérite accompli qu'elle avoit reconnu dans toutes les actions d'Angélique, que je tirerois beaucoup plus d'honneur & même d'utilité dans l'avancement de mes affaires en lui donnant dans le monde le titre de ma femme, étant d'ailleurs accoutumée au repos de la ſolitude & de la retraite, réſolut de ſe démettre de la prérogative qui lui avoit été accordée, & en fit la politeſſe à Mademoiſelle de Beaulieu ſa mere, en ſe mettant ſur le rôle de la ſemaine au rang des autres. Effectivement elle ne ſe trompa pas dans ſon calcul; car outre la bonté & les avantages que je retirai de la faveur du Miniſtre, qui fut charmé de la voir, & me fit mille complimens ſur l'aimable choix que j'avois fait, elle me procura de ſi grandes protections, qu'en moins de dix ans je me vis quarante mille livres de

rente bien assurées, sans compter le bien de mes femmes.

Ce qui la produisit principalement dans le monde, fut la faveur de M. le Duc son pere à qui je la fis reconnoître de cette maniere. Le Chevalier D... avoit beaucoup d'accès chez lui; & comme il étoit mon ami, je le priai de m'obtenir une audience de ce Seigneur qui me reçut avec cette noble affabilité & cette grandeur d'ame que tout le monde lui a connu. Après lui avoir détaillé les circonstances qui concernoient Angélique, il me dit que c'étoit réellement sa fille; & m'appellant moi-même son fils, il m'assura que dans peu il viendroit manger ma soupe, & qu'il me feroit avertir. Au bout de deux jours il tint parole: aussitôt qu'il eut vû Angélique, il en fut si enchanté & l'embrassa si tendrement, que je pensai qu'il ne pourroit jamais se séparer d'elle.

Il fit auſſi mille proteſtations obligeantes à Mademoiſelle de Beaulieu, qui avoit alors environ trente-trois ans & compoſoit une beauté parfaite, lui déclarant que s'il étoit maître de ſon ſort il l'épouſeroit à l'inſtant. Je me retirai enſuite quelque tems, pour le laiſſer avec ces Dames qui lui contérent leur hiſtoire & la mienne, après quoi nous dinâmes enſemble lui & toute ma famille. Il me témoigna le plaiſir ſenſible qu'il avoit que je le régalaſſe en auſſi aimable compagnie, me félicitant ſur mon bonheur dont il me déclara pluſieurs fois être extrémement jaloux. Je le priai enſuite de m'obtenir des lettres de réhabilitation, en lui remettant ma généalogie ; ce qu'il eut la bonté d'exécuter lui-même en très-peu de tems.

Angelique fut admiſe dans les plus belles compagnies ; chacun lui faiſoit fête, & ſur-tout Mada-

me la Princeſſe de... qui nous a toujours honorés de ſa bienveillance & de ſa protection, ne pouvoit l'avoir à ſon gré. Elle de ſon côté trouvoit le moyen de contenter tout le monde, ſans toutefois rien obmettre des ſoins qu'elle devoit à ſa maiſon & à ſes cheres Sœurs. L'heure de la converſation réglée dans les commencemens, & qui lui étoit dévoluë par la démiſſion de Madame de Bellevaux, l'inquiétoit ſouvent, parce qu'elle ſçavoit que je ne pouvois remettre ce tems, que mes occupations m'obligeoient de fixer, & que c'étoit autant de profit pour celle qui étoit en ſemaine; mais ſans ſe déconcerter, & avec cette façon noble & aiſée, qui lui étoit ſi naturelle, elle prenoit congé de la compagnie, en diſant, pardon, je ſens l'heure de mon Cocq. Madame la Princeſſe, qui connoiſſoit le myſtére, la congédioit auſſi-tôt, riant

au fond de l'ame de cette ingenuité. A propos de cela, quelques Dames lui ayant un jour demandé ce que c'étoit que ce Cocq, dont elle parloit si souvent, elle leur fit sur le champ cette allégorie. Un Cocq de mon voisinage vint un jour me rendre visite : je fus si charmée de ses caresses, & lui fis si bon accueil, qu'il m'a toujours affectionnée depuis. D'abord je ne le voyois que deux fois la semaine ; à present je reçois régulierement tous les jours sa visite à cette heure, quittant exprès ses poulles pour me faire cette politesse. C'est une sujetion, direz-vous ; mais il faut passer ces sortes de foiblesses assez naturelles à notre sexe. Pour avoir manqué deux fois son heure, on m'a rapporté qu'il s'étoit plaint amérement, dont je fus sensiblement touchée... A-t'il quelque chose de particulier, repliquerent ces Dames...

Il eſt beau, répondit Angelique, & danſe à merveille. Ah, Madame, dit à l'inſtant une jeune Demoiſelle d'environ treize ans, faites-moi le voir, de grace! On m'avoit fait préſent d'un perroquet, à qui j'avois appris cet exercice; je voudrois bien eſſayer ſi votre Cocq danſeroit avec moi. Angelique lui dit: Mademoiſelle, cela ne ſe peut, & vous n'auriez aucune ſatisfaction. J'ai expérimenté, que quand il y a quelque perſonne auprès de moi, il eſt ſi timide, que je n'en ſçaurois rien tirer; il s'en va même tout triſte, & j'appréhendrois de lui faire perdre cette habitude, qui m'eſt un honnête paſſe-tems, dont naturellement j'aurois peine à me déſaccoutumer... Quelques années s'étant écoulées, Monſieur le Duc ayant perdu Madame ſon épouſe, vint voir Mademoiſelle de Beaulieu, & lui offrit ſa main, me priant de la garder chez moi,

& de tenir ſon mariage ſecret pour des raiſons qu'il ne pouvoit me dire ; ce qui a toujours été religieuſement obſervé. A l'occaſion de cette honorable fête, je donnai un repas aux nouveaux mariés , auquel Angelique me témoigna qu'il ſeroit à propos de faire aſſiſter une partie de nos enfans. Pour cet effet nous fimes dreſſer quatre tables en forme d'écuſſon , à chacune deſquelles il y avoit douze couverts ; ſçavoir , au premier des garçons , au deux & au trois des filles , & au quatre des garçons , la nôtre au milieu , M. le Duc étant à un bout à côté d'Angelique , & moi à l'autre auprès de Mademoiſelle de Beaulieu , avec mes autres femmes aux deux côtés de la table. Tous mes enfans burent quatre coups à la ſanté de Monſieur le Duc, une table chaque fois , & autant à celle de Mademoiſelle de Beaulieu dans le même ordre. Ce

Seigneur me répeta plusieurs fois dans les transports de sa joie, & & avec toute la sincérité de son ame, que jamais il n'avoit eu de plaisir & de contentement aussi sensible, & qu'il auroit souhaité, du plus profond de son cœur, être le Cocq, & moi Duc en sa place. En effet ce spectacle étoit des plus touchans; nous avions choisi les plus beaux qu'on avoit eu soin de bien parer, de sorte qu'ils ressembloient à de petits Anges.

De tous ces enfans il ne nous en reste que neuf, la petite verole ayant enlevé le reste en moins de dix-huit mois; sçavoir, mon fils aîné, que j'ai eu d'Angelique, qui est Conseiller dans un Parlement de Province, & une fille mariée à un Colonel d'Infanterie. De Madame de Bellevaux deux filles Religieuses, & un garçon, qui en entrant dans les Ordres, a fait une donation de son bien à mon aîné.

De

De Mademoiselle de Chévry deux garçons, dont l'un s'est fait Religieux, & l'autre est Chevalier de S. Lazare, lequel a fait aussi une donation à mon aîné, au moyen de six mille livres de pension sa vie durant, avec quatre mille que j'ai ajoutées; & une fille Religieuse. Le dernier est un garçon de la Pâtissiere, Capitaine de Vaisseau, qui ayant renoncé au mariage, m'a demandé une pension viagere, que je lui ai faite de dix mille livres...

M. le Duc m'ayant un jour témoigné qu'il désiroit voir mes trois autres anciennes maîtresses, nous commençames par la Bouchere, que j'avois remariée à un Banquier d'environ quarante-cinq ans, lequel, pour sa beauté, lui avoit fait une donation de son bien par Contrat de mariage, & n'avoit point d'enfans. Nous allâmes ensuite chez la Caffetiere, qui nous reçut fort noblement, & nous montra deux

filles & un jeune Abbé, à qui, dit-elle, j'ai fait prendre le petit collet, n'étant pas juste qu'il partage dans la succession de ses sœurs, parce qu'il vous appartient, Monsieur, en parlant à moi. Je le fis transférer deux jours après dans un Collége, Monsieur le Duc lui ayant fait deux mille livres de pension, & moi autant, à condition qu'il ne prendroit rien dans la succession de ses parens, ce qu'il promit d'exécuter en conscience. Quant à la Chaircuitiere, elle nous prévint, m'étant venu voir un jour pour m'inviter à la nôce de ma fille. M. le Duc ne manqua pas d'être de la partie, & à notre arrivée elle nous présenta la plus jolie petite poulette qu'il y eût au monde âgée de quatorze à quinze ans. Elle la marioit à un jeune Marchand, qui avoit beaucoup de bien. Puis m'adressant la parole : Vous m'avez mariée, dit-elle, Monsieur, & en

cela je dois ma fortune à votre bon cœur, mais la plus grande obligation que je vous ai, c'eſt de m'avoir fait cette belle enfant, qui fait toute ma joie & ma conſolation. J'ai perdu mon mari au bout de huit ans de mariage, qui n'a pas eu l'eſprit de m'en faire aucun. Je ſçavois très-bien que celle-ci ne lui appartenoit pas, puiſque j'étois déja groſſe en l'épouſant; c'eſt pourquoi, après ſa mort, je rendis à ſa famille tout ce que je croyois leur revenir légitimement, alléguant pour raiſon, qu'il m'en reſtoit aſſez pour ma fille & pour moi. Je lui donne ſoixante mille livres en mariage, m'en réſervant autant pour mon commerce... Cette aimable enfant s'étant jettée à mon col, m'embraſſa vingt fois, & ne pouvoit me quitter. Je prétendis être obligé de lui donner auſſi ſa dot; mais la mere s'y oppoſant, me dit : Bien au contraire, Mon-

ſieur, c'eſt à moi de vous payer la façon. On nous traita avec diſtinction, M. le Duc & moi ; il fit un préſent aux nouveaux mariés, à qui j'envoyai auſſi douze mille livres qu'Angelique voulut porter elle-même.

Je dois dire ici en finiſſant, que j'ai toujours vû régner une union parfaite dans ma maiſon, & qu'il n'eſt jamais arrivé la moindre diſpute. J'étois aimé, craint & reſpecté ; auſſi j'aimois, je craignois & je reſpectois. Il eſt vrai que je n'avois point de maîtreſſe en Ville : la fidélité apporte de grandes douceurs dans un ménage !

Quand nous eumes établi toute notre petite famille, mes femmes, qui ne ſe ſoucioient plus des agrémens du mariage, me propoſerent de nous retirer tous avec une penſion, & de quitter le monde pour faire pénitence de nos fautes paſſées. Je me rendis ſans nulle diffi-

culté à cette propoſition; chacun choiſit l'endroit qui lui parut le plus convenable, & nous nous ſéparames ainſi, pour ne plus penſer aux choſes de la terre. Il y a huit ans que je ſuis dans ma retraite, ayant perdu toutes mes femmes depuis ce tems. Angelique finit ſa carriere il y a environ deux mois, à l'âge de ſoixante-ſeize ans. J'en ai actuellement quatre-vingt. Je me ſuis accoutumé ſans peine à cette douce ſolitude, aux tentations près, qui m'ont fait ſouvent regretter mes cheres compagnes, & ſur-tout mon incomparable Angelique.

Sic tranſit gloria mundi.

La gloire du monde paſſe comme une ombre. L'étoile la plus favorable termine ſa courſe comme les autres; ſes plus douces influences ſont toujours mêlées d'amertumes.

Angelique, ma chere Angelique, cet aſtre, qui fut conſtamment le principe de mon bonheur & de ma gloire, ayant perdu le jour, je me ſouvins qu'autrefois étudiant en Médecine, j'avois fait connoiſſance avec un ancien Chimiſte Anglois, alors âgé de cent quarante-cinq ans, lequel me fit préſent d'une petite bouteille remplie d'un élixir, qu'il nommoit l'*Eau de Jouvence*, dont il me donna la recette.

La douleur de cette perte m'ayant réduit à la derniere extrémité, je réſolus de prendre quelques gouttes de cette eau, dont mon Médecin m'avoit aſſuré que la vertu étoit telle, qu'elle faiſoit en un inſtant revenir dans une ſanté parfaite un agoniſant le plus déſeſperé. A peine en eus-je bû, que je me trouvai tout d'un coup rajeuni & changé à un point, qu'on ne me donne que vingt-huit à trente ans.

Aucune des perſonnes de la

Communauté où je m'étois retiré n'a voulu me reconnoître depuis, malgré le détail le plus exact que j'ai fait de toutes les particularités qui se sont passées depuis que j'étois en retraite. Mes enfans m'abandonnent, & refusent de me payer la pension que je m'étois réservée; ainsi me voilà réduit à mon premier état. Entreprendre un Procès, c'est m'exposer à plaider inutilement le reste de ma vie... Angelique, aimable Angelique, pourquoi m'as-tu sitôt abandonné? En te perdant, j'ai perdu mon étoile, mon bonheur & mon repos!

FIN.

